

Université de Tartu  
Collège des langues et des cultures étrangères  
Département d'études romanes

Triinu Avans

# Dispositif de la peste dans l'œuvre d'Albert Camus

Mémoire de master

Sous la direction de Tanel Lepsoo

Tartu 2019

« Le fléau n'est pas à la mesure de l'homme, on se dit donc que le fléau est irréal,  
c'est un mauvais rêve qui va passer. » (A. Camus, *La Peste*)

## Table des matières

<b>INTRODUCTION</b> .....	4
<b>1. LE TRAVAIL ET LE TEMPS LIBRE</b> .....	10
1.1. Conséquences de la peste .....	10
1.2. Changements des habitudes et des loisirs .....	18
1.3. Droits, obligations et pouvoir.....	23
<b>2. LES ÉMOTIONS DES PERSONNAGES</b> .....	32
2.1. Changement des émotions .....	32
2.2. Relations interpersonnelles .....	38
2.3. La peur, la révolte et l'absurde.....	43
<b>3. LA MORT</b> .....	49
3.1. Le début et la fin de la peste .....	49
3.2. Les conséquences de la peste et de la mort.....	59
3.3. L'inégalité, la folie et la contradiction .....	61
<b>CONCLUSION</b> .....	65
<b>RESÜMEE</b> .....	67
<b>BIBLIOGRAPHIE</b> .....	69
<b>ANNEXE</b> .....	71

## INTRODUCTION

Albert Camus né le 7 novembre 1913 en Algérie et décédé le 4 janvier 1960 en France est un écrivain, romancier, dramaturge, philosophe, journaliste, essayiste et nouvelliste français du XX<sup>ème</sup> siècle. D'après Jacqueline Lévi-Valensi, il « a reconnu très tôt en lui-même, vers dix-sept ans, le désir et la volonté d'être écrivain » (Lévi-Valensi 2014 : 13). Albert Camus, souvent considéré comme un écrivain existentialiste, a refusé de porter ce titre. Sandra Teroni donne une citation d'Albert Camus dans laquelle l'écrivain se compare à Jean-Paul Sartre en soulignant que, contrairement à Sartre, il n'est pas existentialiste :

« Non, je ne suis pas existentialiste. Sartre et moi nous nous étonnons toujours de voir nos deux noms associés. [...] Quand nous nous sommes connus, ce fut pour constater nos différences. Sartre est existentialiste, et le seul livre d'idées que j'ai publié, *Le Mythe de Sisyphe*, était dirigé contre les philosophes dits existentialistes », déclare-t-il dans une interview accordée aux *Nouvelles littéraires* du 15 novembre 1945, ŒC, II, p. 655-658. (Teroni 2013)

Malgré cela, nous pouvons trouver les sujets comme l'absurde, la révolte et la mort dans plusieurs de ses œuvres. Les pièces de théâtre d'Albert Camus contiennent les œuvres comme *Caligula*, *Le Malentendu*, *L'État de siège* et *Les Justes*. Parmi les essais, il y a par exemple *Le Mythe de Sisyphe*, *L'Homme révolté* et *L'Été*. Parmi les romans, il existe par exemple *L'Étranger*, *La Chute* et *La Peste*. Ce dernier est publié en 1947 et la même année, il a reçu le prix des Critiques et en 1957 le prix Nobel. *La Peste* est également l'œuvre sur quoi nous nous concentrons dans ce mémoire.

Il y a beaucoup de thèmes dans les œuvres d'Albert Camus – l'absurdité, la morale, la révolte, etc. D'après Roger Payette, un des sujets importants pour Camus, c'est la lutte contre la peine de mort :

Il lutte énergiquement contre la peine de mort, contre la violence comme solution aux crises que connaît la société des hommes, contre le totalitarisme sous toutes ses formes. Il nourrit un idéal de fraternité, de solidarité au-delà des peuples. Et surtout, il cherche une issue à un problème auquel l'homme fait face depuis l'apparition des civilisations historiques : concilier raison d'État et conscience individuelle, faire coexister le droit à la justice avec le droit à la liberté, édifier une société où ces deux valeurs seraient enfin réconciliées. (Payette 2007 : 35)

Le thème de la religion est assez important dans *La Peste* quoiqu'Albert Camus ne soit pas très religieux.

D'après le philosophe Arnaud Corbic, pour Camus, « le christianisme représente une séduction et une impossibilité » (Corbic 2010). De plus, Corbic précise que « [p]our lui, la question de Dieu est indécidable. Incroyant, Camus sait pourtant ne pas se reposer dans l'incroyance. » (ibid.). Nous pouvons donc dire que Camus, n'est pas tout à fait croyant, n'est pas un athée.

Étant né en Algérie, Albert Camus a connu les conditions de vie du pays. Comme le dit Dalila Aït-el-Djoudi, « Camus et l'Algérie, ce n'est pas seulement un pays de naissance, il s'agit d'une relation passionnée où a pris racine l'engagement de l'homme ; ses textes montrent qu'il puise aussi son imagination dans ses paysages l'atmosphère qui en émane » (Aït-el-Djoudi 2012 : 116). Néanmoins, comme le roman est écrit quand Albert Camus réside déjà en France, tous les détails ne pourraient être précis, bien qu'Oran, où les personnages agissent, soit une ville réelle. Nous considérons que l'exactitude des détails n'est pas tellement importante dans ce cas, parce qu'il s'agit toutefois d'une œuvre littéraire qui n'a pas d'orientation de la vérité. Benjamin Stora écrit dans *Le Monde* que Camus n'a pas été très objectif en décrivant la ville :

Pour le philosophe Jean-Jacques Gonzales, Oran est l'un des "observatoires" de l'Algérie auquel Camus "n'a pas donné sa totale adhésion, où il a expérimenté, peut-être pour la première fois, son excentricité, son décalage, sa dissonance par rapport à la terre algérienne" (Stora 2004)

Cependant, nous pouvons dire qu'il y a certaines similarités entre la ville réelle et celle décrite dans le roman. Un élément que le narrateur mentionne plusieurs fois tout au long de *La Peste* est la mer. Dans ce cas, il s'agit d'un point de contact entre l'œuvre et la réalité, puisqu'Oran est une ville réelle en Algérie et il s'agit d'une ville portuaire. De plus, il nous semble que la nature joue un rôle assez important chez Albert Camus. Comme le narrateur le dit au début du récit, bien qu'il y ait une baie, on ne peut pas apercevoir la mer :

Cette cité sans pittoresque, sans végétation et sans âme finit par sembler reposante, on s'y endort enfin. Mais il est juste d'ajouter qu'elle s'est greffée sur un paysage sans égal, au milieu d'un plateau nu, entouré de collines lumineuses, devant une baie au dessin parfait. On peut seulement regretter qu'elle se soit construite en tournant le dos à

cette baie et que, partant, il soit impossible d'apercevoir la mer qu'il faut toujours aller chercher. (LP 13)

Remarquons que même dans la vie réelle, Oran n'a pas de vue sur la mer – d'après Augustin Bernard, « [o]n est arrivé notamment à ce résultat paradoxal que nulle part Oran, ville maritime par excellence, n'a la vue de la mer » (Bernard 1939 : 414). Outre Bernard, Benjamin Stora affirme l'existence de ces deux éléments :

Oran, si proche de la côte, et pourtant si hautaine, a longtemps "échappé" à Albert Camus. Perchée sur un plateau où s'étalent les constructions modernes, elle a longtemps tourné le dos à la mer, qu'on ne rejoint que par un grand ravin, comme une blessure ouverte dans le roc, au pied de la montagne Santa Cruz et de sa chapelle. Puis, le port de commerce et le port militaire de Mers el-Kébir (littéralement "le grand port" en arabe) ont réconcilié Oran avec une activité maritime. (Stora 2004)

De plus, d'après Augustin Bernard, L'Oranie était, dans la vie réelle, une région où il y avait beaucoup d'Européens et c'était aussi une ville commerçante :

L'Oranie étant la région la plus colonisée et la plus européanisée de l'Algérie, il n'y a rien d'étonnant à ce qu'Oran soit un grand port d'exportation des vins, des céréales et des moutons ; sa prospérité dépend essentiellement de la production agricole de son arrière-pays. (Bernard 1939 : 414)

Il est à noter qu'Augustin Bernard parle des années 1901–1936 pendant lesquelles la population algérienne a crû rapidement (Bernard 1939 : 414). C'est donc quatre ans avant les années 1940 où l'action de *La Peste* a lieu.

Il faut prendre en compte qu'il s'agit d'une période de la Seconde Guerre mondiale, mais aussi la période de l'occupation française en Algérie. De plus, Alfred Salinas indique que pendant cette époque, Oran accueillait beaucoup de réfugiés espagnols dont la vie n'était pas très facile :

Les réfugiés éprouveront des difficultés à assimiler les mentalités locales. Leur mémoire se diffracta en de multiples éclats. Certains garderont de très mauvais souvenirs de leur passage à Oran. D'autres, au contraire, prendront leur mal en patience, allant jusqu'à redécouvrir le goût de vivre, aidés en cela par le climat d'insouciance générale qui était alors caractéristique de la culture oranaise. (Salinas 2009 : 82)

Il y a de nombreuses études sur les œuvres littéraires d'Albert Camus sous les angles différents. Dans ce mémoire, nous analyserons le dispositif de la peste chez Albert Camus. Les sous-chapitres sont divisés par les niveaux des dispositifs proposés par

Philippe Ortel. De plus, dans l'analyse, nous utiliserons également d'autres théoriciens comme Michel Foucault, Pierre Bourdieu et Michela Marzano.

La théorie des dispositifs est la base sur laquelle notre mémoire s'appuie. Nous utilisons la théorie proposée par Philippe Ortel, qui l'a traité du point de vue littéraire. D'après lui, il y a trois niveaux – technique, pragmatique et symbolique :

Sous sa forme la plus élémentaire, un dispositif peut être uniquement *technique* (I), comme celui de la mise à feu, par exemple, mais, comme on l'a vu plus haut à propos du simultanément, la vie sociale associe généralement à ce soubassement physique deux autres composantes, l'une *pragmatique* (II), fondée sur un échange entre les actants, qui peuvent relever de la communication, mais aussi, plus largement des affaires humaines (le *ta pragmata* des grecs), l'autre symbolique (III), correspondant à l'ensemble des valeurs sémantiques ou axiologiques s'y attachant. (Ortel 2008 : 39)

Quant au niveau technique, il s'agit d'éléments matériels ou réels. L'explication de Philippe Ortel, en s'appuyant sur certains exemples des œuvres littéraires, est la suivante :

Le niveau technique est évidemment solidaire des forces de la nature [...]. Le contact entre la coque et la vague, constamment évoqué dans les textes, figure à merveille l'enveloppement du véhicule par le milieu, et les menaces en résultant pour l'intégrité du premier (Ortel 2008 : 52)

Dans le niveau pragmatique, il y a une certaine interaction. D'après Ortel, « [a]u niveau pragmatique ensuite, un dispositif est généralement pulsionnel (selon l'expression de Jean-François Lyotard), à moins que l'indifférence, puissance négative, ne le réduise à néant à son tour [...] » (Ortel 2008 : 52).

Le troisième niveau – le niveau symbolique – est celui qui donne un sens à ces deux niveaux précédents. Cela signifie que le dispositif rend quelque chose, qui était invisible, visible. D'après Ortel, nous obéissons aux certaines valeurs qui sont difficiles à réguler :

Enfin, le système symbolique légitimant le dispositif impose ses polarités à une matière sociale qui menace à chaque instant de les neutraliser : nos pensées et nos comportements obéissent souvent à un ensemble diffus de valeurs plus ou moins conscientes, difficiles à réguler. (Ortel 2008 : 52)

Le but du dispositif est d'organiser l'espace, de contrôler et de réguler la vie et les relations humaines. Dans *La Peste*, il y a beaucoup de changements au niveau

technique à cause de la fermeture de la ville qui causent à leur tour les changements dans le niveau pragmatique.

Pour analyser les personnages, nous utiliserons également les quatre types de capital proposés par Pierre Bourdieu – capital social, capital économique, capital culturel et capital symbolique. D’après Myriam Karoui et Aurélie Duzert, la définition des capitaux de Bourdieu est la suivante :

Il définit différentes sortes de capital : le capital économique, le capital culturel, le capital social et le capital symbolique. Le capital économique fait référence à la richesse matérielle. Le capital culturel peut quant à lui se traduire à travers différentes formes telles que les biens culturels (tableaux, livres...), les connaissances et les compétences culturelles qui ont été inculquées à l’individu ou encore sous la forme de titres scolaires. Le capital social est lié au réseau de relations de l’individu. Le capital symbolique est ce que devient tout capital lorsqu’il est reconnu comme efficient par les autres acteurs (Perruchet et al., 2009). (Karoui et Duzert 2012)

Le philosophe Michel Foucault introduit les mesures nécessaires pendant la période de la peste daté du XVII<sup>e</sup> siècle dans *Surveiller et punir*. Il précise qu’il faut, tout d’abord, fermer la ville ; qu’il est interdit d’en sortir ; qu’il faut éliminer les animaux errants et qu’il faut découper la ville et y établir le pouvoir (Foucault 1991 : 197). D’après Foucault, les mesures sont très strictes en ce qui concerne la quarantaine :

Chaque rue est placée sous l’autorité d’un syndic ; il la surveille ; s’il la quittait, il serait puni de mort. Le jour désigné, on ordonne à chacun de se renfermer dans sa maison : défense d’en sortir sous peine de la vie. Le syndic vient lui-même fermer, de l’extérieur, la porte de chaque maison ; il emporte la clef qu’il remet à l’intendant de quartier ; celui-ci la conserve jusqu’à la fin de la quarantaine. (ibid.)

De plus, Foucault y parle également du dispositif. Il ne le décrit pas du point de vue littéraire, mais plutôt des sciences sociales. Néanmoins, il affirme que pendant la peste, la hiérarchie, le contrôle, etc. constituent un dispositif disciplinaire dans l’espace clos :

Cet espace clos, découpé, surveillé en tous ses points, où les individus sont insérés en une place fixe, où les moindres mouvements sont contrôlés, où tous les événements sont enregistrés, où un travail ininterrompu d’écriture relie le centre et la périphérie, où le pouvoir s’exerce sans partage, selon une figure hiérarchique continue, où chaque individu est constamment repéré, examiné et distribué entre les vivants, les malades et les morts – tout cela constitue un modèle compact du dispositif disciplinaire. A la peste répond l’ordre ; il a pour fonction de débrouiller toutes les confusions : celle de la



maladie qui se transmet quand les corps se mélangent ; celle du mal qui se multiplie lorsque la peur et la mort effacent les interdits. (Foucault 1991 : 199)

Nous pouvons remarquer certaines de ces mesures aussi dans *La Peste* bien qu'ils soient un peu moins stricts et les Oranais sont plus de liberté de passer le temps dans les rues. Malgré cela, la situation fait peur. Pour ce sujet, nous utiliserons la catégorisation de différents types de peur proposée par Michela Marzano. Dans son œuvre *Visages de la peur*, elle distingue la peur de la contagion, la peur de l'autre (d'un monstre), la peur de l'échec et la peur au travail. En outre, elle précise que la peur est une émotion comme la joie et la tristesse :

Lorsqu'on a peur, c'est qu'on a le sentiment d'être face à un danger. C'est pourquoi, d'un point de vue philosophique, on peut définir la peur comme une émotion. De même que la joie et la tristesse, la peur est une émotion forte qui marque notre existence : elle surgit face au danger, indépendamment du fait que celui-ci soit réel ou imaginaire ; elle nous saisit de l'intérieur et nous fait perdre notre sang-froid. (Marzano 2009 : 12)

L'objectif de ce mémoire est d'analyser les changements du dispositif et leur influence sur la vie des personnages. Le mémoire est divisé en trois chapitres dont chacun contient trois sous-chapitres. Dans le premier chapitre, nous étudierons comment la peste influence le travail et le temps libre des Oranais. Dans le deuxième chapitre, nous nous consacrerons sur les émotions des personnages. Dans le troisième chapitre, nous étudierons le thème de la mort. L'inspiration de cette division vient de la phrase dans *La Peste* : « Une manière commode de faire la connaissance d'une ville est de chercher comment on y travaille, comment on y aime et comment on y meurt » (LP 11).

## **1. LE TRAVAIL ET LE TEMPS LIBRE**

Au début, la ville d'Oran est ouverte. Le chroniqueur affirme qu'Oran est une ville habituelle : « A première vue, Oran est, en effet, une ville ordinaire et rien de plus qu'une préfecture française de la côte algérienne » (LP 11). Selon le narrateur, la ville est laide, tranquille et similaire aux autres villes commerçantes et il s'agit d'un « lieu neutre » (ibid.). Le commerce est essentiel à Oran et cela signifie qu'il y a une circulation des personnes ainsi que des produits.

Dans *La Peste*, la situation est normale dans la ville jusqu'à l'arrivée de la peste à Oran qui change le milieu urbain et l'accessibilité de cette ville. De plus, comme le narrateur le mentionne, Oran est une ville commerçante. Les citoyens ont une vie tout à fait habituelle, ils aiment prendre le bain de mer, aller au cinéma, etc. La peste a une certaine influence sur les vies des personnages, et aussi sur certaines habitudes.

### **1.1. Conséquences de la peste**

Nous pouvons remarquer que l'auteur parle des habitants de la ville d'une manière impersonnelle et collective, mais il y a aussi certains personnages principaux qui sont décrits d'une façon plus détaillée. Selon nous, il y a six personnages principaux.

Un des protagonistes les plus importants est le docteur Bernard Rieux. Il n'est pas un haut fonctionnaire, il n'a pas beaucoup de pouvoir, mais il n'est cependant pas un personnage sans valeur. Ce que le lecteur ne peut savoir qu'à la fin de l'œuvre, c'est que Rieux est le narrateur principal. Tout au long du récit, il utilise la troisième personne du singulier pour parler de lui-même. Quoiqu'il décrive l'histoire par son propre point de vue, Rieux utilise aussi des pensées de Tarrou. D'après Jacqueline Lévi-Valensi, « [p]our relater une "histoire collective", un seul narrateur ne pouvait suffire ; Tarrou apporte sa contribution à l'établissement de la vérité sur ce que fut la peste, comme il a contribué à lutter contre elle » (Lévi-Valensi 2014 : 61). En outre, Lévi-Valensi ajoute que « [l]es confidences de Rambert ou de Grand ajoutent d'autres témoignages, d'autres points de vue, d'autres langages » (Lévi-Valensi 2014 : 65). Rieux veut donner une vue d'ensemble aussi adéquate que possible et

rester aussi objectif que possible. Pourtant, comme aucun de ces narrateurs n'est omniscient, nous n'avons pas tous les informations.

Jean Tarrou est un personnage qui ne vient pas d'Oran et qui a été dans la ville pendant quelques semaines. Il habite dans un hôtel du centre. Comme beaucoup d'autres, il aime aller nager. Au début, avant la peste, l'homme visite beaucoup d'endroits publics et il est souvent vu chez les danseurs et les musiciens espagnols. Le narrateur apprend dans les carnets de Tarrou que l'homme aime bien être dans une ville aussi laide, qu'il a décrit de façon détaillée des lions de bronze dans la mairie, qu'il considère le fait qu'il n'y a pas d'arbres dans la ville et que les maisons sont disgracieuses (LP 29). Comme le souligne Jacqueline Lévi-Valensi, « il apparait dans la plupart des scènes importantes » (Lévi-Valensi2014 : 95). Après la fermeture de la ville, c'est Tarrou qui est l'instigateur des services sanitaires et il est un des personnages qui est le plus proche du docteur Rieux.

Raymond Rambert est le journaliste qui, en arrivant à Oran pour la première fois, veut décrire la vie des Arabes dans la ville. Après la fermeture de la ville, il est pris au piège comme tous les autres. Rambert n'exerce plus son métier et il essaie de s'enfuir de la ville. D'après Jacqueline Lévi-Valensi, « Rambert – qui est journaliste – est un “narrateur” qui n'écrit pas » (Lévi-Valensi 2014 : 65).

Joseph Grand est un employé de mairie, mais il n'a pas beaucoup de pouvoir. Il essaie d'écrire un livre. Cependant, il n'est pas capable d'écrire plus qu'une seule phrase d'une amazone et même cette phrase n'est pas parfaite pour lui. C'est encore Jacqueline Lévi-Valensi qui souligne que « l'amazone nourrit sa vie intérieure, sans pour autant le séparer des autres » (Lévi-Valensi 2014 : 110).

Cottard est le seul personnage qui est assez content que la peste ait envahi la ville. Bien qu'il ne soit pas affecté par la peste pendant cette période, cela ne signifie pas qu'il n'y a pas de risque de contagion pour lui.

Père Paneloux est aussi un personnage assez important. Il est prêtre et ses deux prêches montrent l'évolution de sa foi.

Nous pouvons dire qu'en ce qui concerne le reste, il s'agit de personnages secondaires. M. Othon est juge d'instruction et son fils Jacques Othon meurt de la peste. Parmi les docteurs il y a aussi le docteur Richard, qui est le « président de l'ordre des médecins d'Oran » (LP 35) et le docteur Castel qui développe un vaccin

contre la peste.

M. Michel est le concierge dans l'immeuble où Rieux habite et il est la première victime humaine de la peste. « Le petit vieux » a une habitude de cracher sur les chats. Un asthmatique est le patient du docteur Rieux. Mercier est le directeur du service communal de dératisation. Le préfet n'a pas de nom dans l'œuvre, mais il apparaît dans certains épisodes.

Les femmes n'ont pas un grand rôle dans le roman. Ali Tebbani dit dans son mémoire de master que « [I]a plupart des personnages de premier plan sont des hommes. Les seules femmes présentes sont des mères et incarnent patience et douleur. » (Tebbani 2007 : 3). La femme de Rieux doit partir pour une station de montagne à cause de sa maladie. La mère de Rieux, au contraire, est le seul personnage féminin qui a un rôle un peu plus grand et qui « venait s'occuper de la maison de son fils, en l'absence de la malade » (LP 17).

Gonzalès, Raoul et Garcia sont les contrebandiers qui aident Rambert à s'enfuir de la ville. Louis et Marcel sont les gardes de porte de la ville qui font aussi partie des contrebandes et qui aident Rambert.

Un peu plus tard, nous nous concentrons sur certains de ces personnages plus précisément. De plus, nous regardons, comment la peste influence les citoyens en général.

Quand les habitants ont une vie normale, ils ne pensent pas à ce qui pourrait arriver s'il y avait un accident grave. La ville ouverte contient des espaces ouverts ainsi que fermés : les habitants vont au cinéma et au café, ils prennent les bains de mer, ils travaillent dans les bureaux, ils se promènent sur le boulevard, etc. (LP 12). Il n'y a pas de restrictions en ce qui concerne le trafic et tous sont libres de partir de la ville et d'y venir quand ils le veulent.

Selon le narrateur, la ville d'Oran et ses habitants ne sont pas très différents des autres villes et leurs habitants ; la vie est décrite comme peu passionnante par le narrateur – il n'y a pas de végétation et la cité est entourée de collines lumineuses.

Le paradoxe du manque de la vue de mer nous montre que, même si la mer est assez proche de la ville et les habitants peuvent y aller librement, elle est toutefois loin d'eux. La localisation géographique ne signifie pas nécessairement que l'accès à la mer soit évident. Nous pouvons dire que c'est à peu près le cas également pendant la

période de l'épidémie où le monde extérieur est à la portée des citoyens, mais ils n'y ont pas d'accès.

Le narrateur mentionne qu'une fois que la ville est fermée, l'accès des quais sont également interdits pour la plupart des habitants d'Oran. Néanmoins, bien qu'il soit interdit d'aller sur les quais, les salles d'attente de la gare, où Rambert passe son temps, sont permises. En tout cas, la fermeture est un choc et un changement inattendu pour tout le monde.

Le Père Paneloux, qui est un jésuite, représente l'église catholique. Il est à noter que la religion devient ou tout au moins semble devenir plus importante pour les personnes dans une situation grave. Nous constatons qu'au début de la période de fléau, c'est le cas dans *La Peste*. De plus, cela montre le manque d'activité et l'ennui. L'église est un endroit où on peut aller justement par curiosité ou bien on peut aller y chercher de la consolation.

Cependant, après que le mot « peste » fut prononcé pour la première fois, même le docteur Rieux était étonné. Les citoyens ne peuvent pas croire que la peste soit réelle et ils ne changent pas leurs activités habituelles :

Ils continuaient de faire des affaires, ils préparaient des voyages et ils avaient des opinions. Comment auraient-ils pensé à la peste qui supprime l'avenir, les déplacements et les discussions ? Ils se croyaient libres et personne ne sera jamais libre tant qu'il y aura des fléaux. (LP 42)

Il est à noter que la fermeture des portes affecte aussi le commerce : certains magasins et bureaux sont fermés, les employés emplissent les rues et ils passent leur temps dans les cafés. D'une manière similaire à la situation normale, les rues ne sont pas vides de véhicules et elles sont remplies de personnes pendant la journée. Cela donne l'impression qu'il s'agit d'une fête, ce qui est, malgré tout, une impression trompeuse :

Oran donnait alors, vers trois heures de l'après-midi par exemple, et sous un beau ciel, l'impression trompeuse d'une cité en fête dont on eût arrêté la circulation et fermé les magasins pour permettre le déroulement d'une manifestation publique, et dont les habitants eussent envahi les rues pour participer aux réjouissances. (LP 78)

Les descriptions de la ville ouverte et des habitants nous permettent dire que les citoyens travaillent beaucoup, mais il y a aussi quelques loisirs. Après la fermeture des portes de la ville, il n'y a que des règles et de nouvelles mesures. Cependant,

nous remarquons que le cinéma profite de cette situation : comme les citoyens perdent leur travail, ils s'ennuient et le cinéma est une manière de passer leurs heures de temps libre même si, après un certain temps, les cinémas ont dû projeter toujours le même film. Il y a aussi une troupe de théâtre pris au piège à Oran qui rejoue son spectacle chaque semaine. Cela nous montre aussi que pour s'amuser, les citoyens acceptent de regarder plusieurs fois les mêmes films et spectacles, ce qu'ils ne voudraient probablement pas faire dans une situation normale. De plus, nous constatons qu'il y a certaines habitudes auxquelles les personnes n'aimeraient pas renoncer.

Nous trouvons qu'un autre phénomène remarquable dans *La Peste* est les parades de jeunes :

Il y a tous les jours vers onze heures, sur les artères principales, une parade de jeunes hommes et de jeunes femmes où l'on peut éprouver cette passion de vivre qui croît au sein des grands malheurs. Si l'épidémie s'étend, la morale s'élargira aussi. Nous reverrons les saturnales milanaïses au bord des tombes. (LP 113-114)

Dans cet exemple, nous voyons que, même si la peste est un grand malheur dans la ville, ces parades sont comme un geste d'un souhait de vivre et de ne pas s'abandonner à la peste.

N'oublions pas que l'arrivée de la peste change aussi le transport – aucun véhicule n'est permis d'entrer dans la ville et on dirait que les automobiles qui y sont déjà se mettent « à tourner en rond » (LP 76). Quelques temps plus tard, seuls les tramways sont permis. Cela veut dire que les habitants doivent partager un seul moyen de transport. Remarquons que la peste est contagieuse, mais malgré cela, il y a beaucoup de personnes dans des lieux publics et tout le monde est souvent très proche l'un de l'autre, mais c'est principalement en raison des circonstances :

Les tramways sont devenus le seul moyen de transport et ils avancent à grand-peine, leurs marchepieds et leurs rambardes chargés à craquer. (LP 113)

L'importance du port change aussi considérablement : les navires qui auraient dû faire route vers Oran, doivent s'en détourner. Le port, qui était un des ports les plus importants avant, semble être maintenant abandonné :

L'animation habituelle qui en faisait l'un des premiers ports de la côte s'était brusquement éteinte. Quelques navires maintenus en quarantaine s'y voyaient encore. Mais, sur les quais, de grandes grues désarmées, les wagonnets renversés sur le flanc,

des piles solitaires de fûts ou de sacs, témoignaient que le commerce, lui aussi, était mort de la peste. (LP 76)

Au moment où la nouvelle de la peste est encore assez nouvelle, il est difficile pour les citoyens d'accepter réellement la maladie. Ils sont plutôt irrités et ils continuent « ainsi de circuler dans les rues et de s'attabler à la terrasse des cafés » (LP 77). D'après David R. Ellison, « le roman *La Peste* dans sa totalité, dans sa longueur, dans son extension, ne cesse de montrer qu'il est difficile de reconnaître la peste en tant que telle » (Ellison 2009 : 19). En outre, Ellison ajoute que « [l]a plupart des personnages ne veulent pas savoir qu'il s'agit de la peste ; la plupart la fuient, l'évitent, la nient, ou tout au plus, jouent le jeu de la dénégation » (Ellison 2009 : 19-20).

Bientôt les mesures seront plus exigeantes en ce qui concerne la circulation des véhicules et la nourriture :

Le ravitaillement fut limité et l'essence rationnée. On prescrivit même des économies d'électricité. Seuls, les produits indispensables parvinrent par la route et par l'air, à Oran. C'est ainsi qu'on vit la circulation diminuer progressivement jusqu'à devenir à peu près nulle, des magasins de luxe fermer du jour au lendemain, d'autres garnir leurs vitrines de pancartes négatives, pendant que des files d'acheteurs stationnaient devant leurs portes. (LP 77-78)

Il faut savoir que, à un moment donné, les produits, y compris la nourriture, commencent à diminuer et les brasseries doivent annoncer qu'ils manquent de café ou de sucre. Il y a également un autre changement qui suit quelques temps après la fermeture de la ville – les personnes doivent faire la queue et remplir des formalités pour manger.

Les habitants « qui ne font rien, risquent sur les boulevards » (LP 113). Malgré tout, les citoyens aiment bien le confort. En conséquence, vers le temps du déjeuner, les restaurants sont remplis de clients :

À midi, les restaurants se remplissent en un clin d'œil. Très vite, de petits groupes qui n'ont pu trouver de place se forment à leur porte. Le ciel commence à perdre sa lumière par excès de chaleur. À l'ombre des grands stores, les candidats à la nourriture attendent leur tour, au bord de la rue craquante de soleil. Si les restaurants sont envahis, c'est qu'ils simplifient pour beaucoup le problème du ravitaillement. (LP 114)

Vers deux heures la ville se vide. Le soir, s'il y a de la chaleur, les rues sont vides, mais avec la fraîcheur, les habitants descendent dans les rues. Les citoyens ne sont

plus vraiment intéressés par la religion ; ils préfèrent profiter de la vie. Nous pouvons dire qu'à cause de la peste, chacun d'entre eux pourrait tomber malade et mourir et il est donc probable que les Oranais trouvent que c'est maintenant qu'il faut s'amuser, tant que c'est encore possible.

Toutefois, il existe un changement lié à l'hôtel – il s'agit des voyageurs qui étaient dans l'hôtel avant et qui décident de loger chez des amis quand ils prennent conscience que l'épidémie se prolonge :

Au début, les voyageurs, empêchés de quitter la ville, avaient été maintenus à l'hôtel par la fermeture de la cité. Mais peu à peu, l'épidémie se prolongeant, beaucoup avaient préféré se loger chez des amis. Et les mêmes raisons qui avaient rempli toutes les chambres de l'hôtel les gardaient vides depuis lors, puisqu'il n'arrivait plus de nouveaux voyageurs dans notre ville. (LP 109)

L'évolution des prêches du Père Paneloux nous confirme ce phénomène. En outre, Brenda Piselli souligne que Paneloux est ébranlé par l'agonie d'un être humain et surtout celle d'un enfant et il perd son intensité oratoire (Piselli 2016). De plus, d'après Piselli, le père Paneloux reconnaît sa faute ; il commence à utiliser *nous* au lieu de *vous* (ibid.).

Nous pouvons remarquer que la peste à la fois crée du chômage et donne un travail – s'il y a beaucoup de morts, on a besoin de personnel qui aiderait aux travaux. Tout de même, un grand nombre de ces personnes meurent de la peste, mais il y a toujours des habitants qui ont besoin d'un métier.

Un groupe des personnes dont la charge de travail s'accroît est les docteurs. Quand le docteur Rieux rend visite à un de ses malades, il voit que tout se détraque et il pense que la raison est que les concierges et les citoyens ne prennent plus soin de rien. Dans cette situation désespérante, Tarrou trouve qu'il faut créer des services sanitaires volontaires pour lutter contre la peste et Rieux l'accepte. Les services aident des quartiers surpeuplés et les docteurs dans les visites à domicile :

Une partie des équipes formées par Tarrou se consacrait en effet à un travail d'assistance préventive dans les quartiers surpeuplés. On essayait d'y introduire l'hygiène nécessaire, on faisait le compte des greniers et des caves que la désinfection n'avait pas visités. Une autre partie des équipes secondait les médecins dans les visites à domicile, assurait le transport des pestiférés, et même, par la suite, en l'absence de personnel spécialisé, conduisit les voitures des malades et des morts. (LP 126)



Un des thèmes est celui de la solitude. Même au début de *La Peste*, le narrateur dit qu'« [u]n malade s'y trouve bien seul » (LP 13). La solitude est surtout le cas chez les personnes séparées, mais aussi chez d'autres habitants. Par exemple, si au début, des personnes se parlent dans les quarantaines et il y a beaucoup de bruit, ils cessent ensuite de communiquer avec les autres et ils sont plutôt seuls. De plus, nous pouvons dire que les moribonds sont aussi assez souvent tout seul, loin de leurs proches. De plus, les gens s'ennuient – il n'y a rien à faire dans une quarantaine.

Quand la peste ne montre pas de signe de diminution, Rieux et Rambert sont obligés d'organiser la quarantaine de manière stricte, quoiqu'avant cela n'était juste qu'une formalité. Cela veut dire que les membres de la famille doivent être séparés :

La quarantaine, qui au début n'était qu'une simple formalité, avait été organisée par Rieux et Rambert, de façon très stricte. En particulier, ils avaient exigé que les membres d'une même famille fussent toujours isolés les uns des autres. Si l'un des membres de la famille avait été infecté sans le savoir, il ne fallait pas multiplier les chances de la maladie. (LP 193)

En ce qui concerne Cottard, il semblait être déprimé dans la ville ouverte, il voulait même se pendre. Maintenant que la peste a envahi Oran, il est plus heureux, plus actif et il a même plus de succès. Il est probable qu'autour des personnes plus ou moins heureuses dans la ville ouverte, Cottard ne se sent pas bien, mais le malheur des autres lui montre qu'il n'est finalement pas le plus malheureux. D'après Jacqueline Lévi-Valensi, l'attitude de Cottard suit l'évolution inverse de celle des autres :

[...] son attitude suit l'évolution inverse de celle des autres ; malheureux, avant la peste, au point de vouloir mourir, il reprend goût à la vie, à la fréquentation des hommes, quand le malheur devient celui de tous, quand l'injustice de fléau lui assure l'impunité, s'inquiète quand la peste recule, et souhaite qu'elle ne disparaisse pas... (Lévi-Valensi 2014 : 89)

Il existe un phénomène assez intéressant concernant les docteurs – dans la ville ouverte, les docteurs peuvent facilement entrer dans les maisons des malades, mais cela change pendant la période de la peste. C'est un thème sur lequel nous reviendrons un peu plus tard dans ce mémoire.

Selon les paroles de M. Othon, le juge d'instruction, la peste a créé une situation où les habitants suivent les anciennes lois mieux que jamais, mais ce sont des nouvelles infractions que M. Othon doit instruire :

Tarrou lui demanda si les événements lui avaient apporté un surcroît de travail.

– Au contraire, les affaires que nous appelons de droit commun diminuent. Je n’ai plus à instruire que des manquements graves aux nouvelles dispositions. On n’a jamais autant respecté les anciennes lois.

– C’est, dit Tarrou, qu’en comparaison elles semblent bonnes, forcément. (LP 136)

En outre, c’est Tarrou qui constate que, comme des nouvelles règles et des lois sont plus strictes et qu’elles limitent plus les droits, les anciennes lois ne semblent pas si rigoureuses et il n’y a aucune raison de les enfreindre.

Comme nous pouvons le voir, la peste et la fermeture de la ville ont différentes conséquences négatives. Le changement du dispositif cause le renforcement des règles qui à son tour incite les personnes à violer les nouvelles lois. La peste est quelque chose d’inimaginable et au début, les personnages ne veulent pas accepter la nouvelle situation.

## **1.2. Changements des habitudes et des loisirs**

Dans ce sous-chapitre, nous nous concentrons sur le niveau pragmatique. Camus nous montre de façon explicite les différences entre la ville ouverte et la ville fermée et les changements de la vie des habitants par des descriptions.

Nous commençons par un sujet un peu plus général – le travail. Il est bien évident que la fermeture d’une ville commerçante l’affecte de manière très négative. La situation des personnes à Oran s’aggrave à différents niveaux à cause du dispositif mis en place contre la peste. Les citoyens peuvent être infectés, ce qui cause de la douleur et finalement la mort. De même, après le changement du dispositif, c’est-à-dire, la fermeture de la ville et les mesures strictes, certains citoyens n’ont plus accès à un besoin fondamental – la nourriture. Il est interdit d’envoyer des produits, ainsi que des lettres en dehors de la ville à cause des mesures de sécurité. Cependant, les personnes à l’extérieur peuvent aider les citoyens en envoyant certains produits par voie aérienne dans la ville. Nous constatons donc que la circulation n’est pas tout à fait bloquée, mais il y a tout de même des restrictions relativement strictes.

Étant donné que certains magasins sont fermés, il y a peu de produits restés à Oran et ils sont très chers pendant la période de la peste. Il est à noter que les pauvres ne

peuvent acheter presque rien mais les riches, au contraire, peuvent se permettre ce qu'ils veulent et ils peuvent aller manger au restaurant. Il s'agit d'un phénomène lié au confort, mais aussi au besoin – manger au restaurant devient plus utile et plus simple. Cependant, le narrateur mentionne même qu'« on n'avait jamais tant gaspillé d'argent » (LP 180). D'autre part, il y a beaucoup de personnes dans un restaurant espagnol et il nous semble que ce n'est pas vraiment un besoin, parce que probablement les espagnols le fréquentaient assez souvent déjà avant. Dans ce cas, il s'agit plutôt d'une habitude qui n'est pas vraiment influencée par le fléau.

De plus, le narrateur mentionne aussi que la peste devrait renforcer l'égalité chez les habitants, mais en réalité, elle met les pauvres dans une situation difficile parce qu'on vend des produits de première nécessité à des prix très haut. La peste crée donc une situation inéquitable où ceux qui avaient une situation financière et économique plus favorable avant, celle-ci ne change pas pendant la peste, mais les pauvres deviennent plus pauvres. Bien que les citoyens soient désespérés et malheureux, certains d'entre eux n'ont pas oublié comment profiter de la vie. Toutefois, les pauvres, qui ont faim, ont le sentiment qu'il serait équitable qu'ils aient le droit de partir, quoique cela ne soit pas le cas.

Les règles strictes et le manque de produits causent aussi des violations de la loi. C'est par exemple le cas des contrebandes – dans certains endroits, il existe des produits que les citoyens ne devraient plus posséder, par exemple certains types de nourriture, ainsi que de l'alcool. Néanmoins, l'auteur n'explique pas explicitement la punition réservée aux contrebandiers. Nous savons que le juge d'instruction, M. Othon est au courant de ceux qui font partie de ces contrebandes, mais le narrateur ne parle pas des conséquences. Il n'est pas une circonstance exceptionnelle que les contrebandiers sont souvent des gardes. C'est surtout le cas s'il s'agit de personnes qui ne sont pas des militaires professionnels. D'une part, des contrebandiers importent des produits qui sont devenus rares dans la ville (l'alcool ou bien le riz) et, d'autre part, ils se livrent au trafic des lettres des citoyens, par exemple, et ils organisent aussi les fuites contre rémunération. Il est probable qu'il existe des punitions pour ceux qui sont appréhendés, bien que le narrateur n'en dise rien.

Les deux personnages principaux qui coopèrent avec les contrebandiers sont Rambert et Cottard. Avant que la peste arrive à son sommet, le narrateur parle de Rambert et de sa tentative de s'enfuir de la ville de manière illégale. Il s'agit de la

partie la plus longue dans le deuxième chapitre de *La Peste*. De plus, d'après Jacqueline Lévi-Valensi, le texte nous montre qu'il est difficile de dire ce qui est lié à un espace individuel et ce qui est lié à un espace collectif :

En certains endroits du texte, l'énonciation d'une action, ou de la volonté d'agir, se retrouve de la fin d'une séquence au début de la suivante ; c'est le cas du désir de « fuir hors de la ville » (p. 100, puis p. 101) ; mais la narration passe, dans cet exemple précis, du général au particulier, de « certains de nos citoyens » à Rambert, soulignant par la rupture du texte, la difficulté de dire, à la fois ce qui concerne toute une population, et ce qui relève de destins individuels ; soulignant également la nécessité de surmonter cette difficulté. » (Lévi-Valensi 2014 : 51)

Le premier endroit où Rambert tente sa chance en essayant de s'enfuir est un café, parce qu'« [u]n garçon de café est toujours au courant de tout » (LP 131). Pourtant, ils connaissent surtout les pénalités graves qui peuvent s'en suivre. Cottard, qui fréquente tous les cafés de la ville, qui a des amis et qui est mêlé à des affaires de contrebande pour revendre des cigarettes et de l'alcool, sait qu'il existe une organisation qui peut aider Rambert. Plus tard, ils rencontrent Garcia qui connaît ce genre d'affaires. Au début, il a un peu peur du métier de Rambert, mais Cottard assure qu'il s'agit d'un ami. Il est intéressant que Cottard lui-même n'ait pas voulu partir quand il en a eu la chance ; il se sent mieux depuis que la peste est à Oran.

Après un essai infortuné, deux gardes sont finalement présentés à Rambert. Ils sont quatre à garder la porte, deux autres sont des militaires de carrière et il ne faut pas les mêler à cette affaire. Certains soirs, les militaires passent « une partie de la nuit dans l'arrière-salle d'un bar » (LP 142). Tout de même, nous pouvons voir que le dispositif se renforce encore – la ville est fermée, il y a des gardes devant les portes et maintenant des doubles postes sont installés à l'extérieur de la ville :

Mais il fallait se dépêcher parce qu'on parlait, depuis peu, d'installer des doubles postes à l'extérieur de la ville. (LP 143)

Cependant, le narrateur ne mentionne pas par un nom qui est en charge de ces ordres. Nous savons seulement qu'il existe quelques organisations à l'intérieur de la ville même qui ont le pouvoir de donner des ordres.

Dans le quatrième chapitre de *La Peste*, Rambert travaille avec le docteur, mais il ne cesse pas d'essayer de partir de la ville. Le journaliste déménage chez les gardes de porte qui habitent près des portes loin du centre-ville :

Marcel et Louis habitaient à l'extrémité du quartier de la Marine, près des portes qui ouvraient sur la corniche. C'était une petite maison espagnole, épaisse de murs, aux contrevents de bois peint, aux pièces nues et ombreuses. (LP 184)

Pendant que Rambert habite chez les gardes, il doit rester dans la maison. Si un des gardes est atteint de la peste et l'autre est en observation, il est possible pour le journaliste de partir. Cette fois, l'organisation va comme il faut, mais Rambert lui-même change d'avis. Le jour où il devrait quitter la ville, Rambert va chez le docteur Rieux pour lui dire qu'il a décidé de rester. Avec son laissez-passer, le journaliste a accès au bureau de Tarrou.

Nous constatons que le fléau influence la qualité de vie de tous les citoyens. N'oublions pas que pendant l'ouverture de la ville et aussi au début de la peste, il y a beaucoup de monde dans les rues le soir ; on peut entendre du bruit, mais au sommet de la peste, les violations des règles sont plus graves et à cause de cela, on doit durcir les règles.

D'autre part, à cause de la peste, de nouveaux types de travail sont créés – certaines personnes aident les docteurs au début de la période de peste, mais d'autres se joignent aux services sanitaires plus tard. Bien que ce soit dangereux, car beaucoup de personnes meurent en exerçant leurs fonctions, le manque de travail les force à prendre ce risque.

Un autre sujet plus général est le temps libre. Sachons qu'au début, tout le monde est choqué, les habitants ont peur et ils sont en colère ; on croit que la peste ne durera pas longtemps, il y a de l'espoir. Cependant, quand la période du fléau se prolonge, les personnes commencent à perdre espoir.

Le narrateur, qui parle des personnes de manière collective, décrit aussi certains personnages principaux que nous examinons maintenant plus précisément. Selon ses carnets, Tarrou est impressionné par un « petit vieux » qui habite face à sa maison et qui a une routine bizarre. Tous les jours, il va sur le balcon et il appelle les chats qui dorment à l'ombre des murs. Quand ils ne bougent pas, l'homme lance des bouts de papier sur la terre afin que les chats avancent au milieu de la chaussée. Puis, l'homme crache sur les bêtes et il rit si ces crachats les atteignent (LP 30). Tarrou rappelle aussi qu'en temps de peste, la plupart des chats ont été tués et d'autres ont quitté la rue. Le « petit vieux » attend les chats sur le balcon, il rentre et sort de nouveau, mais quand la rue reste toujours vide, il part en « fermant derrière lui avec

colère ses portes-fenêtres » (LP 109). Cette scène s'est répétée assez souvent, mais un jour, les fenêtres restent fermées. Finalement, Tarrou ne le voit plus jamais sur le balcon.

Nous constatons que la confusion, la colère et la déception sont des sentiments éprouvés par tous les citoyens, y compris par le « petit vieux ». Le narrateur ne mentionne jamais que cet homme âgé sort de son appartement ; les descriptions de Tarrou dans ses carnets se limitent à ces scènes bizarres. De plus, quand la peste commence à diminuer, Tarrou retrouve les chats sous la fenêtre de son voisin, mais les volets de la maison restent fermés et Tarrou ne les voit plus jamais ouverts ; ce qui fait penser que l'homme est soit vexé soit mort.

Nous pouvons dire que Tarrou a une relation un peu différente avec la peste que les autres, ce qui est lié à son passé compliqué. Il s'inquiète du bien-être des autres personnes. De plus, comme le dit Gustaw Herling-Grudziński, « c'est avec raison que Tarrou soutient qu'il est bien plus ambitieux de chercher à "être un homme" plutôt qu'un "saint" » (Herling-Grudziński 2013 : 695). Il nous semble que la période de la peste a une influence plutôt bonne pour ses actions, car il est possible pour Tarrou de montrer sa bonne volonté ; il est nécessaire pendant la peste et c'est aussi utile pour lui, bien que ce ne soit pas le plus important.

Les quatre derniers personnages que le narrateur mentionne directement, sont le père Paneloux, M. Othon, Joseph Grand et Cottard. Paneloux combat la peste selon ses moyens. Au début de la période de peste, il passe la plupart du temps dans l'église. Ensuite, il aide le docteur Rieux dans les hôpitaux. Nous pouvons dire que sa tâche change aussi un peu. C'est le même cas pour M. Othon dont la nature du travail change – les citoyens suivront les vieilles lois, mais à cause de la peste, il y a de nouvelles infractions.

Un des personnages dont la charge de travail est accrue à la suite de la peste, est Joseph Grand. Néanmoins, il est obligé de poursuivre son travail et il participe de manière bénévole aux services sanitaires où il fait une liste des données liées à la maladie. De plus, sa tentative d'écrire une phrase parfaite est une activité que l'arrivée de la peste ne change pas.

Cottard, qui ne semble pas être une personne très sociable, commence à communiquer avec les autres pendant la peste. À la fin, quand les portes sont à nouveau ouvertes, Cottard finit par se cacher.

Comme nous pouvons le remarquer, le comportement et les habitudes des personnages changent à cause de la peste. De plus, le fléau accroît l'inégalité entre les riches et les pauvres.

### **1.3. Droits, obligations et pouvoir**

Dans ce sous-chapitre, nous analysons le sens symbolique du dispositif en s'appuyant sur les deux chapitres précédents. Un thème important que nous pouvons souligner est le pouvoir. Dans cette partie, nous analysons séparément chaque personnage en utilisant la théorie des champs de Pierre Bourdieu. Nous examinons qui a accès à un certain endroit ; quelles sont les restrictions et pour qui. On peut consulter le schéma du champ du pouvoir que nous avons créé en s'inspirant de celui de Pierre Bourdieu (d'après *L'Éducation sentimentale*), dans l'annexe.

Premièrement, nous nous concentrons sur les loisirs. Nous constatons que le sentiment général dans la ville est assez morne et que les citoyens doivent abandonner certaines habitudes, mais il y a aussi des loisirs qui restent (le cinéma, les restaurants et les cafés). De plus, ceux qui perdent leur travail ont plus de temps. Cependant, cela ne signifie pas que les habitants oublient les dangers de l'épidémie. D'après Michel Foucault, il existe une fiction littéraire de la fête autour de la peste. Cela veut dire qu'il n'y a pas d'ordre ; et ce désordre amène les gens à se démasquer. D'autre part, d'après Foucault, il existe aussi un rêve politique de la peste :

Il y a eu autour de la peste toute une fiction littéraire de la fête : les lois suspendues, les interdits levés, la frénésie du temps qui passe, les corps se mêlant sans respect, les individus qui se démasquent, qui abandonnent leur identité statutaire et la figure sous laquelle on les reconnaissait, laissant apparaître une vérité tout autre. Mais il y a eu aussi un rêve politique de la peste, qui en était exactement l'inverse : non pas la fête collective, mais les partages stricts; non pas les lois transgressées, mais la pénétration du règlement jusque dans les plus fins détails de l'existence et par l'intermédiaire d'une hiérarchie complète qui assure le fonctionnement capillaire du pouvoir; non pas les

masques qu'on met et qu'on enlève, mais l'assignation à chacun de son « vrai » nom, de sa « vraie » place, de son « vrai » corps et de la « vraie » maladie. (Foucault 1991 : 199)

Dans le cas de *La Peste*, nous remarquons que, même s'il y a des violations des lois, il n'y a pas d'anarchie parce que le dispositif organise l'espace. Toutefois, il nous semble que, chez Camus, il y a aussi « une fiction littéraire de la fête » parce que par exemple, les visites au cinéma et les spectacles du théâtre nous montrent que ce n'est pas que la tristesse qui remplit les citoyens, mais que les Oranais veulent toujours s'amuser.

En ce qui concerne la circulation à l'intérieur de la ville, nous remarquons que la circulation n'est pas tout à fait libre pour tout le monde. Toutes les personnes ont accès aux endroits publics. Cependant, il n'est pas possible d'entrer dans les hôpitaux ni les quarantaines selon sa volonté. Il y a par exemple une caserne en haut de la ville transformée en infirmerie :

Une partie de la caserne des douanes avait été transformée en infirmerie et, devant la grande porte, des gens stationnaient, venus dans l'espoir d'une visite qui ne pouvait pas être autorisée ou à la recherche de renseignements qui, d'une heure à l'autre, seraient périmés. En tout cas, ce rassemblement permettait beaucoup d'allées et venues et on pouvait supposer que cette considération n'était pas étrangère à la façon dont le rendez-vous de Garcia et de Rambert avait été fixé. (LP 135)

Nous constatons que dans ce cas, des citoyens dont les proches ont des signes de la maladie, n'ont pas l'accès à l'infirmerie malgré leur espoir.

De plus, le narrateur décrit plus précisément une visite de Tarrou et Rambert au camp sur le stade municipal. Oran est séparée du monde extérieur et le camp est à son tour séparé de la ville :

Tarrou rapporte, en effet, dans ses carnets, le récit d'une visite qu'il fit avec Rambert au camp installé sur le stade municipal. Le stade est situé presque aux portes de la ville, et donne d'un côté sur la rue où passent les tramways, de l'autre sur des terrains vagues qui s'étendent jusqu'au bord du plateau où la ville est construite. Il est entouré ordinairement de hauts murs de ciment et il avait suffi de placer des sentinelles aux quatre portes d'entrée pour rendre l'évasion difficile. De même, les murs empêchaient les gens de l'extérieur d'importuner de leur curiosité les malheureux qui étaient placés en quarantaine. En revanche, ceux-ci, à longueur de journée, entendaient, sans les voir, les tramways qui passaient, et devinaient, à la rumeur plus grande que ces derniers traînaient avec eux, les heures de rentrée et de sortie des bureaux. Ils savaient ainsi que la vie dont ils étaient exclus continuait à quelques mètres d'eux, et que les murs de



ciment séparaient deux univers plus étrangers l'un à l'autre que s'ils avaient été dans des planètes différentes. (LP 215)

Dans ce dernier passage, nous constatons comment le changement du dispositif influence l'ordre. Les grands murs, qui séparent les deux espaces, empêchent l'évasion et, protègent ceux qui sont dedans des yeux de ceux qui sont dehors. En outre, les personnes dans les camps peuvent entendre ce qui se passe de l'autre côté des murs, mais elles ne peuvent rien voir. Il est à noter que la discipline est stricte auprès des portes ainsi que dans les camps – pendant le jour, les individus peuvent être dans les tribunes en cas de chaleur ou de pluie. Au coucher du soleil, tout le monde doit réintégrer les tentes installées sur le terrain. Sachons qu'il n'y a rien à faire et si au début, les personnes ont beaucoup parlé, après quelque temps, elles sont devenues de plus en plus silencieuses quoiqu'au bout d'un moment, le camp soit surpeuplé.

En outre, bien que le narrateur dans *La Peste* ne mentionne pas tous les crimes qui mènent à la prison, il y a toutefois un exemple – le cas de Cottard. À cause de sa tentative de suicide, il a peur d'être puni après la réouverture de la ville. Il semble que pendant la peste, il y a des défis plus urgents et Cottard peut se sentir relativement détendu.

Nous constatons que certains personnages ont plus de capital que des autres. Nous commençons l'analyse par le docteur Rieux. Sachons que certains de ses patients sont pauvres. En outre, selon les paroles de Tarrou qui lui dit : « Il faut vous dire que je n'étais pas pauvre comme vous » (LP 222), nous trouvons qu'en général, le capital économique de Rieux n'est pas trop grand. Malgré cela, son capital culturel est assez grand, car il a étudié la médecine – il a les connaissances et les compétences nécessaires à son métier. Cela lui donne un certain pouvoir quand la ville est ouverte. De plus, même dans la ville fermée, il a un laissez-passer grâce auquel il, mais aussi Tarrou, ont une plus grande liberté de circulation. Cela est illustré par un exemple où Tarrou propose à Rieux d'aller prendre un bain de mer :

Tarrou se secoua :

– Savez-vous, dit-il, ce que nous devrions faire pour l'amitié ?

– Ce que vous voulez, dit Rieux.

– Prendre un bain de mer. Même pour un futur saint c'est un plaisir digne.

Rieux souriait.

– Avec nos laissez-passer, nous pouvons aller sur la jetée. À la fin, c'est trop bête de ne vivre que dans la peste. Bien entendu, un homme doit se battre pour les victimes. Mais s'il cesse de rien aimer par ailleurs, à quoi sert qu'il se batte ?

– Oui, dit Rieux, allons-y. (LP 230-231)

Nous pouvons dire que la mer est devenue un luxe qui est accessible à très peu de citoyens. Pour beaucoup de personnages, elle symbolise un rêve perdu ; un endroit lointain et calme où on peut se sentir en sécurité.

Il est à noter que les docteurs ont un capital social assez grand, parce qu'ils connaissent beaucoup de personnes qu'ils doivent guérir et les autres docteurs. Dans la ville ouverte, les malades respectent ce métier ; un docteur équivaut à un sauveur de vie. Dans la ville fermée, au contraire, son capital social diminue d'une certaine façon – pendant la période de la peste, la réputation des docteurs diminue et les personnes ne veulent plus laisser les médecins entrer dans leur maison, car les docteurs ne sont plus capables de sauver les malades et « la famille du malade savait qu'elle ne verrait plus ce dernier que guéri ou mort » (LP 86). Finalement, les personnes ne veulent pas les laisser entrer dans leurs immeubles :

Les premières fois, il s'était borné à téléphoner et à courir vers d'autres malades, sans attendre l'ambulance. Mais les parents avaient alors fermé leur porte, préférant le tête-à-tête avec la peste à une séparation dont ils connaissaient maintenant l'issue. Cris, injonctions, interventions de la police, et, plus tard, de la force armée, le malade était pris d'assaut. Pendant les premières semaines, Rieux avait été obligé de rester jusqu'à l'arrivée de l'ambulance. (LP 86)

De plus, les docteurs ont besoin de l'aide des soldats et des coups de crosse pour que les familles ouvrent leur porte. Cela symbolise la diminution du pouvoir. Tout cela signifie que malgré une plus grande liberté de circulation dans la ville et même en dehors de la ville, cela ne sert pas à grand-chose, parce qu'ils n'ont plus accès aux endroits privés. Finalement, le capital symbolique de Rieux n'est pas si réellement grand.

Nous pouvons dire que Rieux, en tant que docteur, est obligé d'aider les malades et de passer beaucoup de temps chez eux. En plus, il sait guérir des maladies habituelles qui sont plus ou moins fréquentes, mais pendant la peste, ses connaissances ne sont pas suffisantes en dépit du fait qu'il y ait certains traitements médicaux qu'il sait

utiliser, mais qui aident peu. Malgré tout, Rieux veut aider les malades même s'il se sent désespéré et très fatigué.

Enfin, Rieux a le titre de médecin et il y a des personnes qui agissent sous son autorité. En outre, les docteurs ont accès aux médicaments, surtout quand la ville est ouverte. Pourtant, l'espace fermé a une influence sur eux et sur leur travail – il n'y a pas de bon sérum contre le fléau ; il n'y a qu'une assez petite quantité de médicaments qui arrivent à Oran de l'extérieur et ces médicaments n'ont pas un grand effet. Un sérum fabriqué localement, donne un peu d'espoir et Rieux a le droit de décider de l'utiliser pour la première fois sur le fils de M. Othon.

Nous constatons que le statut social des docteurs change dans la ville fermée. À première vue, le docteur Rieux semble être un des personnages qui a le plus de pouvoir pendant la période de la peste. Cependant, bien qu'il ait le droit de permettre à Tarrou d'établir des services sanitaires, il a besoin de l'autorisation de la préfecture, qui a aussi la responsabilité d'ordonner de fermer la ville. Pourtant, grâce à son métier, Rieux a un laissez-passer qui lui permet de circuler plus librement.

Jean Tarrou, en travaillant en liaison étroite avec Rieux, est un autre personnage d'une puissance assez grande à première vue dans la ville fermée. Avant, il ne connaissait pas le docteur Rieux, mais nous pouvons dire que pendant la période de la peste, il a presque le même statut que Rieux, bien que Tarrou ne soit pas docteur. Cependant, Tarrou a un capital social assez grand déjà avant l'épidémie. De plus, il s'entend très bien avec Rieux, ce qui lui confère un avantage significatif et grâce à qui il a du pouvoir aussi dans la ville fermée.

Le capital économique de Tarrou est assez grand – il vient d'une famille riche, son père était avocat général. Après qu'il soit parti de chez ses parents, il a également connu la pauvreté ; il a dû travailler dur, mais il a réussi. Son capital culturel ne semble pas être très grand quoiqu'il ait certaines connaissances et compétences. Nous pouvons donc dire que le capital symbolique de Tarrou est un peu plus grand que celui de Rieux.

Rappelons que Tarrou n'est pas obligé d'aider le docteur, mais il le fait volontairement. Il ne connaît pas le métier de docteur, mais il a d'autres connaissances et savoirs qui lui permettent de soutenir les médecins. De plus, à cause de son passé traumatisant, Tarrou est très motivé pour lutter contre la peste.

Dans *La Peste*, il y a une scène où Rieux et Tarrou vont sur la terrasse d'un des patients du docteur qu'ils trouvent vide, mais où il y a trois chaises. On peut voir la mer et une colline à distance. Nous pouvons dire que la terrasse peut symboliser la ville fermée et les chaises peuvent être le symbole de la ville vide à cause de la peste. La mer et la colline sont un monde libre auquel ces citoyens n'ont pas accès.

Un des personnages, que le narrateur ne mentionne pas beaucoup, mais qui a une certaine influence, est M. Othon. Nous pouvons dire que son capital social est assez grand. Au début, grâce à son métier de juge d'instruction, il a un grand pouvoir. Dans la ville fermée, il n'a pas autant de travail que dans la ville ouverte. Presque tout le monde respecte les vieilles lois, mais en revanche, il y a de nouvelles violations des règles et même Cottard dit à Rambert qu'Othon est leur ennemi le plus dangereux. Cependant, il doit respecter des règles et des normes lui-même et après la mort de son fils, il décide de contribuer à la quarantaine. Cela veut donc dire que son pouvoir diminue un peu pendant la période de la peste. Il est probable que son capital économique est assez grand, parce qu'il semble être un personnage assez riche. Nous pouvons dire que son capital culturel est assez grand, car il a des connaissances liées à son métier et il est attentif. Finalement, son capital symbolique est assez grand.

M. Othon est obligé de faire ce qu'il faut dans son métier, c'est-à-dire de garder un œil sur les fauteurs de trouble. Pendant la peste, il n'est pas obligé d'aider dans les quarantaines, mais il le veut faire. Othon a des connaissances et des savoirs pour faire son travail, mais le changement du dispositif change aussi ses tâches. Après que son fils tombe malade, Othon est obligé d'aller dans la quarantaine et plus tard, il veut y rester pour apporter son aide. Malgré cela, le narrateur ne mentionne pas qu'il a accès aux endroits spécifiques comme à la mer ou aux hôpitaux.

Rambert est un des personnages qui est le plus nouveau dans la ville, mais qui a plus de droits que certaines personnes locales. Par exemple, il y a un moment où dans certains quartiers, les citoyens n'ont pas le droit de se déplacer pendant vingt-quatre heures :

Il écouta en silence l'histoire de Rambert. Il n'était pas au courant, mais il savait qu'on avait consigné des quartiers entiers pendant vingt-quatre heures afin de procéder à des vérifications domiciliaires. Il était possible que Gonzalès et les deux jeunes gens n'eussent pu franchir les barrages. (LP 148)

Bien que Rambert ne connaisse personne au début, la fermeture de la ville le transforme en l'un d'entre eux. Malgré tout, il a aussi un certain pouvoir – il fait connaissance avec Rieux pendant la période de la ville ouverte, bien qu'il ne reçoive pas la réponse qu'il souhaite. Son capital social, qui est très petit au début, devient assez grand pendant la peste. Outre le docteur Rieux, Rambert a de bonnes relations avec Tarrou, Cottard et des membres d'une contrebande. De plus, quand la ville est fermée, il peut aller voir le directeur du cabinet préfectoral :

Il avait décidé de partir. Comme il était recommandé (dans son métier, on a des facilités), il avait pu toucher le directeur du cabinet préfectoral et lui avait dit qu'il n'avait pas de rapport avec Oran, que ce n'était pas son affaire d'y rester, qu'il se trouvait là par accident et qu'il était juste qu'on lui permît de s'en aller, même si, une fois dehors, on devait lui faire subir une quarantaine. (LP 82)

Toutefois, son pouvoir n'est pas assez grand pour qu'il puisse partir, mais il a des avantages que la plupart des citoyens n'ont pas – un laissez-passer qui lui permet d'entrer par exemple dans l'hôpital du docteur Rieux. Grâce à des connaissances qu'il a faites dans la ville, il a accès aux endroits où la plupart des personnes ne peuvent pas aller. Il nous semble que le capital économique de Rambert est assez grand, parce qu'il ne trouve pas que ce soit un problème de payer les membres de la contrebande pour qu'ils l'aident à s'échapper. Le capital culturel de Rambert est assez grand, mais cela n'a pas une grande valeur pour lui dans le roman. Son capital symbolique n'est pas très grand.

Rambert n'est pas obligé d'aider et au début, il ne le veut pas non plus. Il nous semble que, puisqu'il se sent étranger dans la ville, il trouve qu'il n'est pas obligé de rien et, de plus, il n'a pas de savoirs particuliers. À la fin, il décide de rester et d'aider le docteur. Il a un certain pouvoir, mais nous pouvons dire que c'est plutôt imaginaire en dépit du fait que finalement, il pourrait réussir à s'échapper s'il le voulait.

Le capital social du père Paneloux est assez grand au début de la période de la peste – des personnes vont à l'église pour écouter la messe et il connaît beaucoup de citoyens, y compris le docteur Rieux. Quand le fléau a été dans la ville depuis longtemps, il y a moins de personnes intéressées par la religion et ses messes. Son capital économique n'est pas probablement très grand. Le capital culturel du père

Paneloux n'est pas très grand, quoiqu'il ait certaines connaissances. Son capital symbolique n'est pas très grand non plus.

Nous pouvons dire que Père Paneloux est obligé de parler de Dieu dans les messes ; il a des connaissances pour le faire, mais il nous semble que finalement, il commence à douter. Il voudrait aider avec ses propres moyens, qui servent peu, voire pas du tout. Malgré cela, comme tous les habitants, Paneloux a accès aux endroits publics, par exemple à l'église, jusqu'à ce qu'il doive déménager à cause du danger de la peste. En outre, il lui est permis d'être dans l'hôpital ; il voit le fils d'Othon souffrir et mourir et tout ce qu'il peut faire est prier.

Il nous semble que Joseph Grand n'a pas un grand pouvoir dans la ville ni quand elle est ouverte ni quand elle est fermée. Le capital social de Grand semble être assez petit, bien qu'il s'entende bien avec le docteur Rieux. De plus, nous ne pouvons pas dire qu'il soit très riche, ce qui signifie que son capital économique n'est pas très grand non plus. Le capital culturel de Grand semble être moyen. Tout cela signifie que son capital symbolique n'est pas grand.

Nous pouvons dire que Grand veut aider le docteur volontairement, mais il n'est pas obligé de le faire. Il sait faire des statistiques, ce qui est une tâche assez importante pendant la période de la peste.

Un phénomène caractéristique à Grand est qu'il essaie d'écrire un livre qui n'avance pas. Nous pouvons dire que cela pourrait symboliser la peste qui reste dans la ville pendant longtemps et ne veut pas partir. Nous pouvons remarquer la similarité entre le fléau et ce livre en ce que Grand rédige toujours une seule phrase, en changeant des mots et la peste change aussi de forme – de la peste bubonique à la peste pneumonique.

Le dernier personnage que nous analysons est Cottard, qui ne semble pas avoir de pouvoir dans la ville ouverte. Dans la ville fermée, toutefois, il en a un peu. Il est à noter que quand les portes sont ouvertes, le capital social de Cottard est petit, mais pendant la période de la peste, il est assez grand. Il ne semble pas être très riche et il ne semble pas avoir de travail, mais il est lié aux contrebandes, ce qui semble être sa principale source de revenu. Le capital culturel de Cottard semble être très petit et nous pouvons dire que son capital symbolique est plus ou moins variable – au début, c'est petit ; au milieu de la peste, c'est plutôt grand et à la fin, cela diminue encore.

Cottard ne semble d'avoir ni de devoirs, ni de pouvoirs, ni de savoirs, ni de vouloir spécifiques. Il n'est pas obligé d'aider et il ne le veut pas. Le narrateur ne mentionne pas de connaissances que Cottard peut avoir. Pourtant, il a du succès dans les contrebandes.

Nous pouvons remarquer que dans ce champ de pouvoir, il y a des personnes qui ont déjà avant un certain pouvoir qui ne disparaît pas, mais qui s'accroît ou bien devient plus clair à cause du changement du dispositif. Toutefois, le pouvoir peut aussi diminuer ou bien rester le même. De plus, comme nous le pouvons remarquer, un certain métier et un accès plus libre aux endroits dans la ville fermée ne signifie nécessairement pas que ce personnage a concrètement plus de droits.

## 2. LES ÉMOTIONS DES PERSONNAGES

La fermeture des portes de la ville a une certaine influence sur les émotions des citoyens dans *La Peste*. Dans ce chapitre, nous regardons, aux niveaux technique, pragmatique et symbolique, comment les émotions changent et quel rôle ils jouent dans la vie quotidienne des personnages.

### 2.1. Changement des émotions

Chaque personnage réagit d'une façon qui lui est propre. Des personnes en dehors de la ville envoient par radio des encouragements, mais cela ne se sert à rien et pour Rieux, ils sont trop loin. Cela veut dire qu'ils ne savent pas comment se sentent les prisonniers de cette ville ; le vrai danger est dedans, pas en dehors. Dans la ville, il y a ceux qui n'ont vraiment peur de la peste, comme Cottard. Tarrou explique que Cottard ne pense pas qu'il puisse tomber malade :

Bien entendu, ajoutait Tarrou, il est menacé comme les autres, mais justement, il l'est avec les autres. Et ensuite, il ne pense pas sérieusement, j'en suis sûr, qu'il puisse être atteint par la peste. Il a l'air de vivre sur cette idée, pas si bête d'ailleurs, qu'un homme en proie à une grande maladie, ou à une angoisse profonde, est dispensé du même coup de toutes les autres maladies ou angoisses. (LP 178)

Toutefois, Tarrou trouve qu'il y a plus de malheur que de triomphe chez l'attitude de Cottard :

Cependant, Tarrou estimait qu'il entraînait peu de méchanceté dans l'attitude de Cottard. Son « J'ai connu ça avant eux » marquait plus de malheur que de triomphe. « Je crois, disait Tarrou, qu'il commence à aimer ces hommes emprisonnés entre le ciel et les murs de leur ville. Par exemple, il leur expliquerait volontiers, s'il le pouvait, que ce n'est pas si terrible que ça : “Vous les entendez, m'a-t-il affirmé : après la peste je ferai ceci, après la peste je ferai cela... Ils s'empoisonnent l'existence au lieu de rester tranquilles. Et ils ne se rendent même pas compte de leurs avantages. Est-ce que je pouvais dire, moi : après mon arrestation, je ferai ceci ? L'arrestation est un commencement, ce n'est pas une fin. Tandis que la peste... Vous voulez mon avis ? Ils sont malheureux parce qu'ils ne se laissent pas aller. Et je sais ce que je dis.” (LP 180-181)



La plupart des personnes font tout ce qu'ils peuvent pour sortir de la ville, comme Rambert ; et certains commencent à lutter contre le fléau, comme Rieux et Tarrou. Nous pouvons remarquer le changement des émotions, mais aussi le changement des relations entre ces personnages.

Les autorités ecclésiastiques luttent contre la peste par leurs moyens – il y a des prières collectives. Avant, les bains de mer étaient très populaires, mais maintenant que la ville est fermée et le port interdit, un grand nombre des personnes vont à la messe. De plus, ils sont dans un état d'esprit particulier. Au début, certains restent dans les jardins, mais finalement ils entrent dans la cathédrale :

La cathédrale de notre ville, en tout cas, fut à peu près remplie par les fidèles pendant toute la semaine. Les premiers jours, beaucoup d'habitants restaient encore dans les jardins de palmiers et de grenadiers qui s'étendent devant le porche, pour écouter la marée d'invocations et de prières qui refluaient jusque dans les rues. Peu à peu, l'exemple aidant, les mêmes auditeurs se décidèrent à entrer et à mêler une voix timide aux répons de l'assistance. Et le dimanche, un peuple considérable envahit la nef, débordant jusque sur le parvis et les derniers escaliers. Depuis la veille, le ciel s'était assombri, la pluie tombait à verse. Ceux qui se tenaient dehors avaient ouvert leurs parapluies. Une odeur d'encens et d'étoffes mouillées flottait dans la cathédrale quand le père Paneloux monta en chaire. (LP 91)

Dans cet exemple, nous pouvons voir qu'au début de la période de la peste, beaucoup de citoyens sont présents dans les messes ; ils sont un peu timides, mais il y a pourtant une certaine curiosité. Peut-être que les messes offrent aussi un peu de réconfort. Tout le monde est assez calme, car personne ne semble vouloir accepter la réalité. Cependant, un peu plus tard, les citoyens prennent vraiment conscience de l'inévitable et certains d'entre eux essayent de s'échapper :

Certains de nos concitoyens en effet, perdant la tête entre la chaleur et la peste, s'étaient déjà laissés aller à la violence et avaient essayé de tromper la vigilance des barrages pour fuir hors de la ville. (LP 100)

Nous constatons qu'il est très difficile pour les Oranais d'accepter la réalité et la gravité de la situation est un vrai choc.

Une des conséquences notables de la fermeture de la porte d'Oran est également la séparation inattendue des personnes :

Une des conséquences les plus remarquables de la fermeture des portes fut, en effet, la soudaine séparation où furent placés des êtres qui n'y étaient pas préparés. Des mères et

des enfants, des époux, des amants qui avaient cru procéder quelques jours auparavant à une séparation temporaire, qui s'étaient embrassés sur le quai de notre gare avec deux ou trois recommandations, certains de se revoir quelques jours ou quelques semaines plus tard, enfoncés dans la stupide confiance humaine, à peine distraits par ce départ de leurs préoccupations habituelles, se virent d'un seul coup éloignés sans recours, empêchés de se rejoindre ou de communiquer. Car la fermeture s'était faite quelques heures avant que l'arrêt préfectoral fût publié et, naturellement, il était impossible de prendre en considération les cas particuliers. (LP 67-68)

Nous pouvons dire que des situations imprévues et l'impossibilité de se préparer à cela fait peur et les personnes peuvent facilement perdre leur rationalité.

Nous constatons que ceux qui étaient les plus proches sont trop loin maintenant. Le narrateur décrit trois types de personnes séparées : les citoyens, les étrangers et les amants. Premièrement, les citoyens, qui sont le groupe le plus nombreux et qui contient des enfants et des parents, mais aussi des amants, sont séparés de leurs proches sans qu'ils en soient préparés. La fermeture des portes et le fléau rendent les personnes oisives et elles commencent à errer sans but dans la ville :

En d'autres circonstances, d'ailleurs, nos concitoyens auraient trouvé une issue dans une vie plus extérieure et plus active. Mais, en même temps, la peste les laissait oisifs, réduits à tourner en rond dans leur ville morne et livrés, jour après jour, aux jeux décevants du souvenir. Car, dans leurs promenades sans but, ils étaient amenés à passer toujours par les mêmes chemins, et, la plupart du temps, dans une si petite ville, ces chemins étaient précisément ceux qu'à une autre époque ils avaient parcourus avec l'absent. (LP 70)

Deuxièmement, le narrateur parle des étrangers, qui sont également touchés par le malheur d'une manière imprévue, mais comme ils sont loin de chez eux, la situation est encore plus dure pour eux :

Mais si c'était l'exil, dans la majorité des cas c'était l'exil chez soi. Et quoique le narrateur n'ait connu que l'exil de tout le monde, il ne doit pas oublier ceux, comme le journaliste Rambert ou d'autres, pour qui, au contraire, les peines de la séparation s'amplifièrent du fait que, voyageurs surpris par la peste et retenus dans la ville, ils se trouvaient éloignés à la fois de l'être qu'ils ne pouvaient rejoindre et du pays qui était le leur. Dans l'exil général, ils étaient les plus exilés, car si le temps suscitait chez eux, comme chez tous, l'angoisse qui lui est propre, ils étaient attachés aussi à l'espace et se heurtaient sans cesse aux murs qui séparaient leur refuge empesté de leur patrie perdue. (LP 72-73)

Comme nous pouvons le remarquer, les étrangers ne connaissent pas bien Oran ni personne dans la ville et ils ne peuvent pas rentrer chez eux. Ils sont devenus prisonniers par hasard et ils ne savent pas quoi faire et où aller. Toutefois, le cas de Rambert est un peu plus compliqué – en tant que journaliste, il sait comment trouver l'information dont il a besoin, mais dans ce cas, cela n'est pas suffisant. Rambert agit « avec plus d'obstination et d'adresse, sinon plus de succès » (LP 101). Nous constatons qu'il continue ses démarches officielles, mais des fonctionnaires ne savent rien de la peste, tout ce qu'ils peuvent faire, c'est de lui proposer des adresses de pensions économiques ou lui indiquer un autre bureau où aller.

Retenons que les bureaux officiels ont leurs propres exigences et règles. En outre, nous pouvons dire que pendant la peste, le fonctionnement des bureaux est encore plus explicite – il ne peut y avoir aucune exception. D'autre part, il est aussi possible que les fonctionnaires essaient de fuir la responsabilité envoyant Rambert au bureau suivant où la réponse est la même et il n'obtient pas ce qu'il veut au final. De plus, Rambert remplit un bulletin de renseignements détaillé en espérant qu'il s'agisse « d'une enquête destinée à recenser les cas des personnes susceptibles d'être renvoyées dans leur résidence habituelle » (LP 103). Il s'avère qu'il sert plutôt à prévenir sa famille au cas où il mourrait de la peste et de « savoir s'il fallait imputer les frais d'hôpital au budget de la ville ou si l'on pouvait en attendre le remboursement de ses proches » (LP 103).

Cette activité avait donné de l'espoir à Rambert, mais quand il prend conscience que les fonctionnaires ne l'aideront pas, il s'arrête, il commence à marcher au hasard dans les rues, à errer de café en café, il cherche dans les journaux les signes de la fin de la maladie, regarde toujours les mêmes enseignes des magasins, etc. Selon le narrateur, en entrant dans un café vide, Rambert semble être « une ombre perdue » (LP 104).

Le troisième groupe que le narrateur mentionne séparément, est celui des amants. Ces derniers souffrent également à cause des remords ; ils essaient d'imaginer ce que leur bien-aimé fait à l'extérieur de la ville. Au fur et à mesure que le fléau reste à Oran, les personnes s'habituent peu à peu à la situation.

Retenons que la fermeture des portes entraîne des règles et des interdictions strictes : il est interdit pour les personnes d'écrire des lettres, la communication téléphonique

est suspendue pendant quelques jours à cause des encombrements, puis seulement les appels urgents concernant la mort, la naissance et le mariage sont permis. C'est un phénomène intéressant, parce que les gens sont tristes et désespérés et il est assez difficile à imaginer que, dans une telle situation, il existe des habitants qui veulent célébrer. En outre, on ne mentionne pas dans *La Peste* que quelqu'un se marie. Selon nous, cette permission peut être justement un geste pour montrer qu'il s'agit des étapes de la vie essentielles.

Le seul moyen de communiquer avec le monde extérieur est par le biais de télégrammes. De même, au début, les postes de garde aidaient quelques personnes en faisant passer des messages à l'extérieur mais ils ont bientôt compris que c'est dangereux et les personnes perdent ce privilège.

Il est compréhensible que dans une telle situation, les habitants sont désorientés et en colère. Cependant, les restrictions sont nécessaires si on veut essayer de contrôler la maladie, qui n'est pas facile : les précautions qu'on avait prises, ne sont pas suffisantes et les hôpitaux se remplissent vite. Bientôt des écoles seront utilisées comme des hôpitaux auxiliaires. Un peu avant la fermeture, les citoyens sont obligés de déclarer les cas de la maladie ; les infectés doivent être isolés ; leurs maisons doivent être fermées et désinfectées ; leurs proches doivent être soumis à une quarantaine et les enterrements ont besoin de suivre les conditions édictées par la ville. Il est à noter que déjà avant la fermeture de la ville, on est obligé de déclarer des ordres stricts.

Le déplacement des malades cause de la douleur aux proches. Au début, les curieux voisins « ouvraient leurs fenêtres et regardaient » (LP 86). Avec le temps, tout le monde a senti la peur s'accroître et commence à fermer les fenêtres avec précipitation. D'après Philippe Ortel, « [c]ertains objets sont naturellement faits pour le regard et portent ainsi en eux une partie de la relation triangulaire. C'est le cas d'une fenêtre, qui invite à voir ce qui se passe dehors, ou d'un signe qui appelle son déchiffrement » (Ortel 2008 : 50). Nous constatons que, dans ce passage, la fenêtre, qui est, au début, utilisée pour ce qu'elle est faite, devient un élément négatif et désagréable. Les familles se cachent derrière leurs fenêtres et elles ferment leur porte et préfèrent « le tête-à-tête avec la peste à une séparation dont ils connaissaient maintenant l'issue » (LP 86). À cause de cela, un inspecteur volontaire doit accompagner chaque médecin quand ils visitent les malades.

Nous pouvons remarquer que les citoyens ont une idée qui, d'une part, est compréhensible, mais d'autre part, qui est faite dans l'état émotionnel actuel. Il s'agit de demander si ceux qui sont restés dehors peuvent revenir. La réponse est affirmative, mais finalement il n'y a qu'une exception – le vieux docteur Castel et sa femme. Aussi, même s'il y a la permission de revenir, la peur et peut-être aussi la responsabilité sont plus fortes que le souhait de revoir ses proches.

Par conséquent, les citoyens se sentent prisonniers – la situation est comparée à la prison en disant que les hommes vivent derrière des barreaux :

Impatients de leur présent, ennemis de leur passé et privés d'avenir, nous ressemblions bien ainsi à ceux que la justice ou la haine humaines font vivre derrière des barreaux. (LP 72)

Néanmoins, nous pouvons dire que si des criminels sont emprisonnés à cause de leur culpabilité, personne n'est pas responsable d'une épidémie et cela veut dire qu'un tel emprisonnement est encore plus dur. De même, le narrateur affirme que ce malheur venait de l'extérieur :

Et, de façon très conséquente, ce malheur qui nous venait de l'extérieur, et qui frappait toute une ville, ne nous apportait pas seulement une souffrance injuste dont nous aurions pu nous indigner. (LP 74)

Cependant, dans une lettre à Jean Grenier le 21 janvier 1948, Albert Camus avoue qu'il ne croit pas vraiment que les gens soient innocents, mais qu'ils ne sont coupables non plus :

[...] Mais je crois de moins en moins que l'homme soit innocent. Simplement, j'ai toujours la réaction élémentaire qui me dresse contre le châtement. [...]

L'homme n'est pas innocent *et* il n'est pas coupable. Comment sortir de là? Ce que Rieux (je) veut dire c'est qu'il faut guérir tout ce qu'on peut guérir – en attendant de *savoir* ou de voir. (Camus-Grenier 1981 : 141)

Retenons que pour le vieil asthmatique, la peste et la fermeture des portes de la ville n'impliquent pas un grand changement, parce qu'il avait déjà choisi lui-même de vivre isolé et nous pouvons donc dire qu'il ne perçoit pas la fermeture comme une prison.

Le troisième chapitre, où la maladie atteint son sommet, est le plus court dans *La Peste*. Le vent apporte de la poussière dans les rues et il y a de moins en moins de

promeneurs. Avant, les citoyens voulaient prolonger ces jours, mais maintenant tout le monde se précipite pour rentrer chez eux ou dans des cafés :

Le soir, au lieu des rassemblements où l'on tentait de prolonger le plus possible prolonger le plus possible ces jours dont chacun pouvait être le dernier, on rencontrait de petits groupes de gens pressés de rentrer chez eux ou dans des cafés, si bien que pendant quelques jours, au crépuscule qui arrivait bien plus vite à cette époque, les rues étaient désertes et le vent seul y poussait des plaintes continues. (LP 156)

Compte tenu du fait que dans les quartiers extérieurs, il y a plus d'habitants, le nombre de victimes a aussi été plus élevé, mais, à un certain point, le fléau arrive également au centre de la ville et dans les quartiers d'affaires.

Nous pouvons remarquer un autre phénomène causé par la peste qui mène à un nouveau changement du dispositif. C'est que dans la ville fermée, certaines personnes ont l'idée de fermer des quartiers particulièrement éprouvés. C'est une source de frustration, de déception et de la colère qui crée aussi un contraste entre les citoyens:

À l'intérieur même de la ville, on eut l'idée d'isoler certains quartiers particulièrement éprouvés et de n'autoriser à en sortir que les hommes dont les services étaient indispensables. Ceux qui y vivaient jusque-là ne purent s'empêcher de considérer cette mesure comme une brimade spécialement dirigée contre eux, et dans tous les cas, ils pensaient par contraste aux habitants des autres quartiers comme à des hommes libres. Ces derniers, en revanche, dans leurs moments difficiles, trouvaient une consolation à imaginer que d'autres étaient encore moins libres qu'eux. (LP 156)

Dans cet exemple, nous pouvons remarquer également la peur et la joie malsaine des personnes. Il est à noter que si au début, les citoyens étaient assez ordinaires, ils n'étaient pas trop heureux de manière particulière ; la ville était plutôt inexpressive, mais la fermeture de la ville les rend beaucoup plus mornes et les fait se replier sur eux-mêmes.

## **2.2. Relations interpersonnelles**

La peste et la fermeture de la ville créent différentes émotions négatives qui sont tout à fait compréhensibles dans une situation aussi grave. Ces émotions influencent aussi les relations interpersonnelles.

Nous pouvons remarquer que la peste influence les relations interpersonnelles de deux façons : d'une part, nous constatons que la peste rapproche les personnages et en même temps, ils deviennent étrangers les uns aux autres. Au début, les proches séparés ne veulent rien de plus que de se revoir. Pendant la période de la peste, les citoyens prennent soin des malades ; ils tiennent à cœur ce qui se passe avec leurs membres de la famille et leurs amis qui sont restés à l'intérieur de la ville. De plus, les personnes sont curieuses – c'est par exemple le cas au début de la peste quand tout le monde lit les nouvelles concernant le fléau ou bien quand les voisins regardent par la fenêtre après avoir entendu l'ambulance arriver.

Une des raisons pour laquelle les citoyens sont concernés par les autres est le sentiment humain – on veut protéger ses proches. D'autre part, les docteurs doivent accomplir leurs tâches. Néanmoins, il est très difficile même pour un docteur de voir toutes ces souffrances et, en outre, il y a plus de travail que les docteurs ne peuvent accomplir et un autre facteur est la fatigue qui a une certaine influence sur leurs sentiments.

Il est déjà assez grave que pendant la période de la peste, personne ne peut sortir de la ville et personne ne veut y venir, mais qu'en outre, le narrateur affirme qu'à cause de la peste, « les voyageurs se détourneraient longtemps encore de la ville » (LP 110). Cela veut dire que la peste a un impact non seulement sur la vie actuelle, mais aussi sur la vie après la peste.

Selon le narrateur, la peste est « d'abord une administration prudente et impeccable, au bon fonctionnement » (LP 166). Les citoyens perdent lentement leur imagination et finalement leur mémoire ; ils souffrent et cela se reflète partout :

À présent, on les voyait au coin des rues, dans les cafés ou chez leurs amis, placides et distraits, et l'œil si ennuyé que, grâce à eux, toute la ville ressemblait à une salle d'attente. (LP 167)

Nous pouvons remarquer un phénomène semblable aussi chez Rambert qui comprend qu'en cherchant la sortie, il avait oublié sa femme, mais la perception de la fermeture lui fait penser à elle :

C'est à ce moment, dans la nuit traversée d'ambulances fugitives, qu'il s'aperçut, comme il devait le dire au docteur Rieux, que pendant tout ce temps il avait en quelque sorte oublié sa femme, pour s'appliquer tout entier à la recherche d'une ouverture dans les murs qui le séparaient d'elle. Mais c'est à ce moment aussi que, toutes les voies une

fois de plus bouchées, il la retrouva de nouveau au centre de son désir, et avec un si soudain éclatement de douleur qu'il se mit à courir vers son hôtel, pour fuir cette atroce brûlure qu'il emportait pourtant avec lui et qui lui mangeait les tempes. (LP 145)

Il est à noter que aliénation est un des sujets principaux dans les œuvres de Camus. C'est également le cas dans *L'Étranger* où le protagoniste n'exprime aucune émotion en entendant que sa mère est morte. Pourtant, dans *La Peste*, les personnages perdent leurs émotions progressivement. D'après Jacqueline Lévi-Valensi, la quatrième partie le suggère parfaitement :

La troisième partie se clôt sur le « piétinement interminable » qui traduit « l'obstination aveugle » des habitants d'Oran (p. 170) ; la quatrième partie reprend ce « piétinement énorme » (p. 173) pour définir le mode de vie des prisonniers de la peste, et, par là, suggère parfaitement l'absence d'espoir, et même de sentiments, l'hébétéude et la souffrance de ces longues semaines monotones, [...]. (Lévi-Valensi 2014 : 50)

Une longue période d'emprisonnement dans la ville les fait souffrir et finalement, cela mène les citoyens à une acceptation de leur situation. Nous pouvons constater que dans la ville fermée, il y a un régime autoritaire qui contrôle les gens. D'une part, cela cause la résistance et la violation des règles. D'autre part, nous voyons que les Oranais deviennent graduellement réservés ; ils s'habituent au désespoir :

Nos concitoyens s'étaient mis au pas, ils s'étaient adaptés, comme on dit, parce qu'il n'y avait pas moyen de faire autrement. Ils avaient encore, naturellement, l'attitude du malheur et de la souffrance, mais ils n'en ressentaient plus la pointe. Du reste, le docteur Rieux, par exemple, considérait que c'était cela le malheur, justement, et que l'habitude du désespoir est pire que le désespoir lui-même. (LP 167)

Même si les Oranais espèrent au fond d'eux-mêmes que la peste ne durera pas longtemps, ils ont peur d'y penser et d'en parler. Comme le dit Odete Jubilado, « [f]ace à la présence constante de la mort, l'Homme refuse de penser aux morts » (Jubilado 2016 : 192). De plus, nous voyons que, dès un certain moment, les habitants ne veulent plus rendre visite à leurs proches au cimetière. Dans une situation catastrophique, les personnes se divisent en deux groupes – il y a celles qui luttent ensemble et celles qui pensent seulement à elles-mêmes, comme par exemple Cottard.

Dans *La Peste*, il s'agit aussi d'un dispositif d'infraction des règles – comme il faut contrôler des citoyens, on établit de nouvelles règles et des restrictions. Les derniers causent à leur tour la colère et la peur qui provoquent souvent les violations des



règles, même si tout le monde sait que les conséquences peuvent être très graves, voire mortelles. Par exemple, ceux qui ont essayé de s'enfuir, se sont fait tirer dessus par les gardes des portes.

Pour mieux comprendre les relations interpersonnelles, examinons les personnages principaux plus précisément.

En ce qui concerne le docteur Rieux, il trouve qu'il n'a pas prêté suffisamment attention à sa femme malade qui est partie de la ville avant sa fermeture. Au début, elle lui manque, mais pendant la peste, Rieux découvre que même ses sentiments ont changés et à la fin, la nouvelle de la mort de sa femme ne l'étonne pas. En tant qu'être humain, il comprend le souci des personnes, mais en tant que médecin, il a ses devoirs.

Tarrou et Rieux s'entendent assez bien avec Rambert qui lui-même ne veut pas vraiment être l'un entre eux. Jacqueline Lévi-Valensi confirme cela en disant :

Il est vrai que Rambert a du mal à se considérer comme un « prisonnier de la peste » parmi les autres ; son mode d'inscription dans le récit met en relief sa marginalité, de plus d'une manière. (Lévi-Valensi 2014 : 51)

De toute façon, Rieux fait preuve de sympathie envers Rambert qui lui fait aussi confiance : « Ces deux jours parurent interminables à Rambert. Il se rendit chez Rieux et lui raconta ses démarches dans le détail » (LP 139).

Au début, le journaliste veut partir à cause de l'amour, mais à la fin, il décide d'aider à lutter la peste. Comme nous le savons, Rambert coopère également avec les contrebandiers, ce qui n'est pas très surprenant, mais n'oublions pas que même le docteur Rieux utilise leurs services. Quand Rambert confesse à Rieux qu'il a établi « un système de correspondance clandestine avec sa femme » (LP 234) et même le docteur Rieux accepte de profiter du système de Rambert afin d'envoyer des lettres à sa femme.

De plus, la raison pour laquelle le docteur ne trahit pas Rambert quand il veut partir de la ville, c'est que Rieux comprend bien son désir de partir ; ce que Rambert ignore au début. De plus, le docteur l'avertit que M. Othon avait demandé que le journaliste ne fréquente pas les contrebandes et Rieux lui conseille même de se dépêcher.

D'une part, les docteurs ont beaucoup de responsabilité, parce qu'ils sont au courant des dangers et des conséquences possibles. De ce point de vue, il devrait être

inadmissible qu'un docteur cache un tel secret et qu'il laisse le danger de la contagion se répandre hors de la ville en encourageant Rambert dans ses actions. D'autre part, les docteurs sont des êtres humains, comme tout le monde, et il semble que les sentiments humains de Rieux sont plus forts. En outre, les docteurs doivent être attentifs et prudents, mais finalement la quantité de travail les fatigue. L'arrivée de la peste change aussi la nature de travail qui est trop dur pour la santé physique et mentale. Malgré cela, ils continuent à travailler, bien que même les docteurs deviennent négligents à la fin.

Un autre personnage avec lequel Rieux interagit à cause de la peste est le père Paneloux, bien qu'ils ne soient pas très proches. En tant que docteur, Rieux ne croit pas en Dieu. Toutefois, le père l'invite à l'église pour écouter son prêche.

Joseph Grand est un des personnages que Rieux et Tarrou connaissent. Ils se voient parfois, mais comme Grand n'est pas vraiment un personnage de premier plan, il n'y a pas beaucoup d'interaction entre eux, mais nous pouvons dire qu'ils s'entendent plutôt bien. Cependant, il est permis à Grand d'avoir une table dans un hôpital pour y faire des statistiques. Il s'agit d'une tâche importante, parce que la plupart des habitants suivent les nouvelles et selon la croissance ou la diminution, leur état d'esprit change.

Cottard connaît des contrebandiers et il s'entend assez bien aussi avec Rambert. Quant à Tarrou et Rieux, ils ne communiquent pas beaucoup avec lui. Cottard est un des personnages qui pense seulement à lui-même et à la fin du roman, il devient fou en tirant sur les autres citoyens.

Nous pouvons donc constater que, d'une part, la peste fait se rapprocher, les personnages, mais d'autre part, à cause du fléau, ils peuvent devenir plus distants. Comme Michela Marzano le dit, « [l']enfermement et la peur modifient les comportements collectifs et individuels » (Marzano 2009 : 26). La peur, mais aussi l'envie de protéger sa famille, causent facilement des conflits. Les mesures et les restrictions causent la colère, mais ils sont cependant nécessaires.

### 2.3. La peur, la révolte et l'absurde

Dans ce sous-chapitre, nous regardons les sens symboliques des sentiments et des relations interpersonnelles : la révolte, l'absurde et la peur.

Le fléau, qui est resté à Oran pendant longtemps, suscite la peur et les habitants essaient, autant que possible, de se tenir à distance de la contagion :

Chose curieuse, cependant, tous les occupants, dans la mesure du possible, se tournent le dos pour éviter une contagion mutuelle. Aux arrêts, le tramway déverse une cargaison d'hommes et de femmes, pressés de s'éloigner et de se trouver seuls. Fréquemment éclatent des scènes dues à la seule mauvaise humeur, qui devient chronique. (LP 113)

Dans la plupart des cas, il s'agit d'un danger réel – la maladie est dans la ville et tout le monde risque d'avoir contracté l'infection. Nous pouvons constater que la peur et l'incertitude sur l'avenir incite les personnages à des actions irréfléchies, voire étranges. C'est par exemple le cas d'une femme qui habite dans un quartier désert. Tarrow indique dans ses cahiers une scène où elle agit de manière bizarre :

Il évoquait aussi les aspects pathétiques ou spectaculaires de l'épidémie, comme cette femme qui, dans un quartier désert, aux persiennes closes, avait brusquement ouvert une fenêtre, au-dessus de lui, et poussé deux grands cris avant de rabattre les volets sur l'ombre épaisse de la chambre. (LP 108)

Cet exemple nous montre que certains citoyens se trouvant derrière les portes de la ville fermées, se cachent à leur tour derrière les fenêtres de leurs maisons. Les habitants de la ville veulent exprimer leurs angoisses, leur colère et leur tristesse, mais ils ont de la difficulté à gérer leurs émotions. D'après Marzano, la peur ne peut souvent être que criée :

La peur peut difficilement être dite ou expliquée. Souvent, elle ne peut être que criée. Car c'est le cri qui surgit là où on n'arrive pas à augmenter ou à mettre des mots sur ses sensations. C'est le cri qui « parle » lorsque les mots ne suffisent plus à dire ce qu'on éprouve. (Marzano 2009 : 16)

Nous trouvons que, dans ce dernier exemple, le quartier désert peut symboliser la ville d'Oran qui est restée toute seule ; les persiennes closes sont comme les portes de la ville fermées et les cris peuvent symboliser les émotions des personnages. En outre, les cris sont destinés à l'extérieur de la ville, mais comme il n'y a pas d'accès vers l'autre côté, ces cris sont aussi inutiles. Cela nous montre qu'on peut crier autant

qu'on le veut, mais que rien ne changera.

Nous pouvons dire que presque tous les personnages ont la peur de la contagion dans *La Peste*, mais les uns le manifestent moins explicitement que les autres. Par exemple, les docteurs ne peuvent pas avoir trop peur de la contagion, car cela les empêcherait de faire leur travail. Il est à noter que Tarrou et le docteur Richard meurent de la peste à la fin. Quant aux autres citoyens, ils ont aussi peur d'être séparés de leurs proches et de leur mort, c'est-à-dire de la perte, comme Marzano l'explique : « La peur, c'est avant tout la peur de perdre quelque chose : quelqu'un, soi-même, son chemin... » (Marzano 2009 : 45).

Nous pouvons constater que, d'une part, c'est la maladie qui fait peur, mais d'autre part, le changement du dispositif peut mettre les citoyens dans une situation dans laquelle ils sont pris au piège et il n'y a aucun endroit où ils peuvent se sentir en sécurité.

Tarrou constate que Cottard « préfère être assiégé avec tous que prisonnier tout seul » (LP 178). Il est intéressant que Cottard n'a pas tellement peur dans une ville fermée, mais la prison lui fait peur et le rend furieux :

– C'est grave ? demanda Tarrou.

– Ça dépend de ce que vous voulez dire. Ce n'est pas un meurtre en tout cas.

– Prison ou travaux forcés ?

Cottard paraissait très abattu.

– Prison, si j'ai de la chance...

Mais après un moment, il reprit avec véhémence :

– C'est une erreur. Tout le monde fait des erreurs. Et je ne peux pas supporter l'idée d'être enlevé pour ça, d'être séparé de ma maison, de mes habitudes, de tous ceux que je connais. (LP 147)

Dans ce contexte, nous pouvons remarquer qu'il y a une différence entre ces deux lieux fermés – un d'entre eux peut avoir un côté positif, mais l'autre n'est qu'un phénomène négatif.

Toutefois, l'infection change les personnes – au début, il s'agit de la peste bubonique, qui signifie qu'il y a des bubons partout sur le corps, les malades souffrent de la fièvre et de la douleur. Ensuite, l'épidémie change de forme et la ville est envahie par le type le plus dangereux – la peste pneumonique. Cela mène à un

autre type de peur – la peur de l'autre ou d'un monstre qui est trop similaire à quelque chose de *vrai*, mais qui n'est toutefois pas naturel ou normal. Il s'agit d'une anomalie qui fait penser à deux catégories différentes, c'est-à-dire du *soi* et de l'*autre*. D'après Marzano, cette étrangeté est si effrayante parce qu'elle est présente en chacun de nous :

L'autre, c'est le contraire du connu, du normal, du prévisible, du même : tout ce qui fait éclater les repères ; tout ce qui dérange les habitudes mentales et force l'étonnement... Mais la peur de l'autre ne fait en réalité que réveiller une peur bien plus profonde, la peur d'une étrangeté irréductible, car présente en chacun de nous. (Marzano 2009 : 29)

Nous pouvons constater que dans *La Peste*, les personnages ont peur d'*un autre*, surtout parce que cela signifie que cette personne doit être isolée et, de plus, ceux qui ont habité avec le malade, ont le danger d'avoir été infectés, c'est-à-dire qu'ils sont aussi devenus presque *un autre* et doivent être isolés. Cela signifie qu'ils sont coupés du reste de la vie. Ils ne savent plus rien, ils ne voient plus rien. Cela nous permet de dire que les citoyens sont devenus quelqu'un d'autre.

Dans *La Peste*, personne ne sait d'où la peste est venue. Les habitants, qui ont attrapé la maladie, peuvent infecter d'autres citoyens. Cependant, nous pouvons dire, que d'une certaine manière, les personnages ont aussi perdu leur individualité.

Marzano explique qu'un *autre extérieur* dépend d'un *autre en nous* : « Le rapport à l'*autre extérieur* dépend de la relation que nous avons avec l'*autre en nous*, avec cette part d'étrangeté que nous portons tous en nous-mêmes » (Marzano 2009 : 35). Nous pouvons dire que Tarrou et Cottard ont peur d'eux-mêmes ou de leur passé, bien que la peur de Tarrou ne soit pas très explicite. Cependant, il porte des souvenirs d'un procès où une personne a été condamnée à la peine de mort par son propre père. À cause de cela, Tarrou prend le massacre de la peste à cœur et il veut trouver une solution pour lutter contre le fléau.

Quant à Cottard, il craint d'être condamné à la prison à cause de sa tentative de suicide. Comme personne n'est intéressé par cela dans la ville fermée, il s'y sent en sécurité, mais quand les portes de la ville sont rouvertes, sa peur devient évidente. Cottard symbolise un certain paradoxe ; une satisfaction d'un phénomène qui normalement est considéré mal. Jacqueline Lévi-Valensi affirme cela en disant qu'« [i]l n'est pas douteux que Cottard – à lui seul – représente la collaboration avec

l'ennemi ; mais il n'est pas simplifié dans un comportement ou un choix statique, ni défi de façon manichéenne [...] » (Lévi-Valensi 2014 : 90).

Il y a un autre type de peur dans *La Peste* – la peur au travail. À cause de l'épidémie et de la fermeture des portes d'Oran, une ville commerçante, beaucoup de personnes perdent leur travail. Néanmoins, ils ont besoin de gagner de l'argent et pour cela, il faut résister à la peur et accepter le danger de contracter la peste en travaillant comme infirmiers ou fossoyeurs :

Pour toutes ces opérations, il fallait du personnel et l'on était toujours à la veille d'en manquer. Beaucoup de ces infirmiers et de ces fossoyeurs d'abord officiels, puis improvisés, moururent de la peste. Quelque précaution que l'on prît, la contagion se faisait un jour. Mais à y bien réfléchir, le plus étonnant fut qu'on ne manqua jamais d'hommes pour faire ce métier, pendant tout le temps de l'épidémie. La période critique se plaça peu avant que la peste eût atteint son sommet et les inquiétudes du docteur Rieux étaient alors fondées. Ni pour les cadres ni pour ce qu'il appelait les gros travaux, la main-d'œuvre n'était suffisante. (LP 163)

Nous pouvons remarquer qu'il y a ceux qui aident selon leur volonté et ceux qui aident parce qu'il le faut, parce qu'« on vit toujours la misère se montrer plus forte que la peur, d'autant que le travail était payé en proportion des risques » (LP 163). Il est néanmoins assez difficile d'appeler quelqu'un un héros dans ce roman, parce que tout le monde fait ce qu'il est obligé de faire. Le narrateur de *La Peste* dit que s'il est vraiment nécessaire de nommer un héros, il proposerait Joseph Grand grâce à sa bonté et son idéal ridicule :

Oui, s'il est vrai que les hommes tiennent à se proposer des exemples et des modèles qu'ils appellent héros, et s'il faut absolument qu'il y en ait un dans cette histoire, le narrateur propose justement ce héros insignifiant et effacé qui n'avait pour lui qu'un peu de bonté au cœur et un idéal apparemment ridicule. Cela donnera à la vérité ce qui lui revient, à l'addition de deux et deux son total de quatre, et à l'héroïsme la place secondaire qui doit être la sienne, juste après, et jamais avant, l'exigence généreuse du bonheur. Cela donnera aussi à cette chronique son caractère, qui doit être celui d'une relation faite avec de bons sentiments, c'est-à-dire des sentiments qui ne sont ni ostensiblement mauvais ni exaltants à la vilaine façon d'un spectacle. (LP 129)

Cela nous mène à un autre sujet – l'absurde dans *La Peste* – où l'épidémie symbolise l'absurdité de la vie des êtres humains. Le fléau ne choisit pas ; la mort peut affecter n'importe qui malgré leur richesse, statut social, etc. Grand est un personnage qui croit que son activité est nécessaire. Marzano se demande si après la réouverture des

portes de la ville, les habitants « pourront [...] oublier cette épreuve qui les a confrontés à “l’absurdité” de leur existence et à la précarité de la condition humaine ? » (Marzano 2009 : 27). Il est vrai que la vie de ces personnages ne sera plus jamais la même ; ce malheur reste dans leurs esprits pendant longtemps, mais pendant la période de la peste, ils n’y peuvent rien. De plus, d’après Marzano, « [...] la seule attitude digne est celle qui consiste à retrouver sa propre liberté par la révolte et la solidarité, sans chercher des boucs émissaires auxquels faire porter la charge de la faute » (ibid.).

Dans *La Peste*, Camus nous montre que même si la situation est absurde, on doit toujours combattre. Le docteur Rieux symbolise une personne révoltée – il essaie de combattre la peste bien que ce soit assez inutile. Le même sujet est décrit aussi dans *Le Mythe de Sisyphe* où Camus nous montre l’absurdité de la vie. Le personnage répète son activité qui ne sert à rien, il combat, mais, ce qui est important dans ce cas, c’est qu’il est heureux. Dans *La Peste*, au contraire, la plupart des habitants sont très malheureux.

Rieux contraste avec Tarrou ; ce dernier est le symbole d’une personne absurde. Il veut à tout prix créer des services sanitaires. Le docteur Rieux ne croit pas vraiment à l’héroïsme ou la sainteté. Tarrou dit qu’il cherche la même chose que Rieux, c’est-à-dire d’être un homme plus qu’un saint, mais qu’il est moins ambitieux que Rieux :

– En somme, dit Tarrou avec simplicité, ce qui m’intéresse, c’est de savoir comment on devient un saint.

– Mais vous ne croyez pas en Dieu.

[...]

– On s’est encore battu aux portes.

– C’est fini maintenant, dit Rieux.

Tarrou murmura que ce n’était jamais fini et qu’il y aurait encore des victimes, parce que c’était dans l’ordre.

– Peut-être, répondit le docteur, mais vous savez, je me sens plus de solidarité avec les vaincus qu’avec les saints. Je n’ai pas de goût, je crois, pour l’héroïsme et la sainteté. Ce qui m’intéresse, c’est d’être un homme.

– Oui, nous cherchons la même chose, mais je suis moins ambitieux. (LP 230)

Dans cet exemple, nous pouvons aussi constater qu’après l’incident aux portes,

Rieux reste assez calme en disant que c'est fini maintenant, mais Tarrou exprime son avis plus pessimiste. Il trouve que cela ne finira jamais et que tel est le destin.

Un troisième personnage que nous analysons ici, est le père Paneloux. Il est un personnage qui symbolise quelqu'un qui cherche des excuses et des réponses dans l'au-delà. Pour lui, la peste envahit la ville à cause d'un péché, mais personne ne sait ce dont il s'agit. Il nous semble qu'après avoir vu la souffrance d'un enfant innocent, Paneloux change son attitude envers ses croyances.

Nous remarquons que les émotions principales des personnages sont la peur, la colère et la tristesse. Quoique les autres émotions ne soient pas décrites, nous ne pouvons pas dire qu'elles n'existent pas du tout. Comme nous le savons, l'histoire est racontée par le point de vue de Rieux, mais aussi par celui de Tarrou, et ils ne savent pas tout. Cependant, il est possible de ressentir la diminution des émotions.



### **3. LA MORT**

La peste arrive assez soudainement dans la ville d'Oran, mais les citoyens deviennent conscients de ce danger d'une manière progressive. L'épidémie cause la douleur et la mort qui fait peur. Les uns essaient de s'enfuir, les autres acceptent l'inévitable et essaient lutter contre la peste. De plus, certains habitants peuvent avoir plus de pouvoir, mais la mort ne choisit pas ; tout le monde présente le risque de tomber malade et mourir. Dans ce chapitre, nous regardons l'influence de la mort dans *La Peste*.

#### **3.1. Le début et la fin de la peste**

Dans *La Peste*, l'épidémie commence par la mort des rats. Un peu avant que la peste soit découverte à Oran, nous pouvons remarquer ce changement qui n'est pas encore le motif de la fermeture de la ville, mais qui est, néanmoins, une observation importante. Tarrou a écrit que, pendant le temps que les rats sont venus dans les rues, les chats en dessous de la fenêtre de son voisin avait disparus ; qu'un tram avait été arrêté à cause d'un rat mort et que quelques femmes étaient descendues ; qu'un veilleur de nuit avait dit que l'apparition des rats signifie un malheur.

Un jour, le docteur Rieux trouve un rat mort et le soir, quand il retourne chez lui, il voit un rat mourant. Après quelques temps, il y a trois autres rats morts pleins de sang trouvés au milieu du couloir. Une grande quantité de rats morts inquiète le docteur Rieux, qui décide d'aller visiter les quartiers où habitent les plus pauvres :

Intrigué, Rieux décida de commencer sa tournée par les quartiers extérieurs où habitent le plus pauvres de ses clients. La collecte des ordures s'y faisait beaucoup plus tard et l'auto qui roulait le long des voies droites et poussiéreuses de ce quartier frôlait les boîtes de détritrus, laissées au bord du trottoir. Dans une rue qu'il longeait ainsi, le docteur compta une douzaine de rats jetés sur les débris de légumes et les chiffons sales. (LP 16)

Les rats, qui sortent dans les rues pour mourir, sont les premiers signes d'un danger. Dans les quartiers les plus pauvres, il y a plus de rats ; ces personnes ont moins de moyens pour nettoyer les rues et elles ont aussi moins de pouvoir. Leurs conditions

de vie sont mauvaises : une chambre d'un des patients du docteur Rieux sert à la fois de chambre à coucher et de salle à manger :

Il trouva son premier malade au lit, dans une pièce donnant sur la rue et qui servait à la fois de chambre à coucher et de salle à manger. (LP 16)

Pour les pauvres, les rats mourants signifient la faim. Le narrateur ne nous dit pas explicitement ce que pense Rieux, mais nous pouvons comprendre que ces rats sont un sujet de préoccupation pour le docteur et que cela l'inquiète et l'oblige à faire preuve de vigilance. Rieux doit constater que tout le monde dans ce quartier pauvre parle des rats. Tout de même, le docteur ne sait pas encore exactement ce dont il s'agit : quand sa femme, qui part de la ville, lui demande ce qui se passe avec les rats, Rieux répond : « Je ne sais pas. C'est bizarre, mais cela passera. » (LP 17). Même si le docteur peut ressentir que la situation n'est pas tout à fait normale, il ne pense pas ce moment-là que ce soit une situation grave. De plus, il conseille à Rambert, de faire un reportage des rats morts dans la ville.

La situation continue de s'aggraver – tous les citoyens commencent à s'inquiéter à cause des rats qui meurent de plus en plus nombreux :

Mais, depuis les quartiers extérieurs jusqu'au centre de la ville, partout où le docteur Rieux venait à passer, partout où nos concitoyens se rassemblaient, les rats attendaient en tas, dans les poubelles, ou en longues files, dans les ruisseaux. (LP 21)

Puis, le service de dératisation reçoit l'ordre de collecter les cadavres et de les brûler, mais la situation devient de plus en plus difficile à traiter. Le 25 avril, les citoyens s'aperçoivent « que ce phénomène dont on ne pouvait encore ni préciser l'ampleur ni déceler l'origine avait quelque chose de menaçant » (LP 22). D'après Jacqueline Lévi-Valensi, les rats relèvent du réalisme scrupuleux, et, en même temps, l'épidémie de peste :

La description de l'invasion et de la mort de milliers de rats relève du réalisme le plus scrupuleux ; l'incrédulité, puis l'inquiétude des habitants d'Oran est également relatée avec la plus grande minutie, comme le prouve le choix des termes qui qualifient leurs réactions. Mais, en même temps, l'invasion des rats préfigure, de manière spectaculaire, théâtralisée, l'épidémie de peste, dont les rats étaient porteurs, et à laquelle ils cèdent la place. (Lévi-Valensi 2014 : 115)

Finalement, même s'il n'y a plus de rats morts dans les rues, Michel – le concierge qui travaille dans la maison où Rieux habite – tombe très malade et il meurt. La

première personne qui dit tout haut qu'il pense que les rats mourants sont liés à une épidémie est le Père Paneloux : « Oh ! dit le père, ce doit être une épidémie, et ses yeux sourirent derrière les lunettes rondes » (LP 23).

Cependant, nous ne pouvons pas dire que Paneloux soit au courant que la situation est très grave. Il n'indique pas qu'il voit cette épidémie comme un danger réel. Par conséquent, le Père ne réfère qu'aux conditions mauvaises, il ne sait pas qu'il s'agit de la peste et que s'aggraverait très vite.

Après la mort d'une vingtaine de personnes, le docteur Rieux demande à Richard que les nouveaux malades soient isolés. Il est à noter que même les médecins ne savent pas encore ce dont il s'agit et ils ne peuvent rien faire sans mesures préfectorales. Cela veut dire que dans la ville, il existe des ordres stricts qu'on doit suivre.

Il est à noter que les journaux parlaient beaucoup des rats morts, mais quand les êtres humains commencent à mourir, personne n'en écrit rien :

La presse, si bavarde dans l'affaire des rats, ne parlait plus de rien. C'est que les rats meurent dans la rue et les hommes dans leur chambre. Et les journaux ne s'occupent que de la rue. Mais la préfecture et la municipalité commençaient à s'interroger. (LP 39)

Comme le narrateur le mentionne, « les rats meurent dans la rue et les hommes dans leur chambre » (LP 39). C'est-à-dire que la mort des rats est plus visible, mais la mort des gens est plutôt cachée. Du coup, les habitants ne prennent pas bien conscience de la situation : au début, il y a assez peu de cas mortels et les citoyens ne sont pas conscients de la totalité des morts. Les docteurs, au contraire, sont les témoins de plusieurs morts et, de plus, ils reconnaissent les symptômes, et finalement cela leur permet de savoir que l'épidémie qu'ils doivent affronter est la peste.

Le mot de « peste » au début de l'histoire rappelle au docteur Rieux d'autres cas de peste dans le passé : aux villes comme Athènes, d'où les oiseaux se sont enfuits, ou bien à un grand mur en Provence dont l'objectif est d'arrêter le fléau. Le docteur pense aussi à une scène au bord de la mer où les Athéniens portaient leurs morts, mais à cause du manque d'espace, ils ont commencé à se battre :

Et le docteur Rieux, qui regardait le golfe, pensait à ces bûchers dont parle Lucrèce et que les Athéniens frappés par la maladie élevaient devant la mer. On y portait les morts durant la nuit, mais la place manquait et les vivants se battaient à coups de torches pour y placer ceux qui leur avaient été chers, soutenant des luttes sanglantes plutôt que d'abandonner leurs cadavres. On pouvait imaginer les bûchers rougeoyants devant l'eau

tranquille et sombre, les combats de torches dans la nuit crépitante d'étincelles et d'épaisses vapeurs empoisonnées montant vers le ciel attentif. On pouvait craindre... (LP 44)

Un autre phénomène notable dans le roman, c'est le changement des saisons. Au début du roman, l'auteur décrit l'atmosphère créée par chaque saison à Oran. Comme indiqué dans le texte, l'hiver est la seule saison positive dans la ville en situation normale :

Le changement des saisons ne s'y lit que dans le ciel. Le printemps s'annonce seulement par la qualité de l'air ou par les corbeilles de fleurs que des petits vendeurs ramènent des banlieues ; c'est un printemps qu'on vend sur les marchés. Pendant l'été, le soleil incendie les maisons trop sèches et couvre les murs d'une cendre grise ; on ne peut plus vivre alors que dans l'ombre des volets clos. En automne, c'est, au contraire, un déluge de boue. Les beaux jours viennent seulement en hiver. (LP 11)

Jacqueline Lévi-Valensi affirme que « [l]es saisons jouent un rôle important dans l'évolution de l'épidémie ; apparue au printemps, elle culmine avec l'été, stagne à l'automne, diminue et disparaît avec le froid de l'hiver (Lévi-Valensi 2014 : 121).

Le narrateur nous montre que même une légère brise est rafraîchissante et qu'elle nettoie la ville de ses bruits : « On approchait du quartier de Grand et comme il était un peu surélevé, une légère brise les rafraîchissait qui nettoyait en même temps la ville de tous ses bruits » (LP 98). Toutefois, nous pouvons remarquer que le froid n'arrête pas la peste, comme on l'avait espéré :

Oui, il fallait recommencer et la peste n'oubliait personne trop longtemps. Pendant le mois de décembre, elle flamba dans les poitrines de nos concitoyens, elle illumina le four, elle peupla les camps d'ombres aux mains vides, elle ne cessa enfin d'avancer de son allure patiente et saccadée. Les autorités avaient compté sur les jours froids pour stopper cette avance, et pourtant elle passait à travers les premières rigueurs de la saison sans désespérer. (LP 233)

De plus, les premières vraies chaleurs à Oran causent l'accroissement des cas mortels. Les habitants ont fermé toutes les portes, les persiennes sont closes et le narrateur ne sait même pas si c'est du soleil ou de la peste qu'ils essaient de se protéger. Auparavant, les gémissements ont attirés des curieux qui sont allés dans les rues, mais maintenant, les plaintes sont devenues habituelles :

De quelques maisons, pourtant, sortaient des gémissements. Auparavant, quand cela arrivait, on voyait souvent des curieux qui se tenaient dans la rue, aux écoutes. Mais, après ces longues alertes, il semblait que le cœur de chacun se fût endurci et tous

marchaient ou vivaient à côté des plaintes comme si elles avaient été le langage naturel des hommes. (LP 106-107)

Nous constatons que les citoyens s'habituent assez vite à la nouvelle situation, bien qu'ils ne l'aiment pas. Néanmoins, compte tenu que certaines personnes essaient de continuer leurs anciennes habitudes, l'arrivée de la peste leur montre que les choses peuvent changer très vite. Il existe également des personnes dans *La Peste* dont le fléau change les habitudes assez peu au début. C'est par exemple le cas de M. Othon qui agit au restaurant de l'hôtel la même manière qu'avant, mais maintenant il y est sans sa femme qui poursuit sa quarantaine après avoir « soigné et enterré sa propre mère » (LP 110). Un autre personnage, que la peste ne semble pas vraiment concerner est le vieil asthmatique – selon Tarrou, cet homme n'était jamais sorti de la ville, sauf une fois, mais même cette fois-là il avait abandonné et revenu chez lui. À cinquante ans, il avait décidé qu'il en avait assez fait, « [i]l s'était couché et ne s'était plus relevé depuis » (LP 111).

Comme la situation est déjà plus grave, il y a des bagarres où les gendarmes doivent intervenir. Les journaux rappellent l'interdiction de sortir et menacent « de peines de prison les contrevenants » (LP 107) ; des patrouilles parcourent la ville, etc. Il est à noter que la prison serait comme une punition double – les personnes sont déjà prisonniers dans la ville et dans une prison, leur déplacement serait encore plus limité. De plus, il est plus facile d'avoir contracté l'infection dans une prison.

Comme le narrateur le mentionne, la maladie se propage extrêmement vite entre les personnes qui habitent en groupes. Pour éviter cela, les moines sont dispersés et logés dans des familles et des militaires sont aussi détachés des casernes :

Les moines des deux seuls couvents de la ville avaient été, en effet, dispersés et logés provisoirement dans des familles pieuses. De même, chaque fois que cela fut possible, des petites compagnies avaient été détachées des casernes et mises en garnison dans des écoles ou des immeubles publics. Ainsi la maladie qui, apparemment, avait forcé les habitants à une solidarité d'assiégés, brisait en même temps les associations traditionnelles et renvoyait les individus à leur solitude. (LP 158)

Cependant, les prisonniers ne peuvent pas se déplacer et à cause de cela, il n'y a rien à faire pour éviter la propagation de l'épidémie dans la prison. Nous pouvons donc dire qu'il n'y a pas d'égalité même en ce qui concerne la mort.

Néanmoins, il y a beaucoup de morts partout à Oran et l'habitude d'enterrer les morts change également pendant la période de peste. Le plus important, c'est la rapidité. Ceux qui avaient vécu auprès d'un malade doivent être en quarantaine, mais ceux qui n'avaient pas habité avec un défunt, peuvent se présenter au temps du départ pour le cimetière. Après avoir signé les papiers, le cercueil, qui est fermé pour la famille dans l'hôpital, est transporté dans le cimetière. Les gendarmes à la porte donnent une approbation de l'administration sur le laissez-passer. Il est à noter que les services funèbres sont supprimés à l'église. (LP 160-161).

Dans ce cas-là, nous pouvons constater que le changement des règles est dur, mais toutefois nécessaire. À cause de la mortalité massive, l'enfouissement devient plus formel. Dans quelques temps, il n'y a plus suffisamment de places au cimetière. Dans l'hôpital où Rieux travaille, plusieurs morts sont placés dans un cercueil, puis au cimetière, la boîte est vidée et le cercueil est ramené à l'hôpital. Maintenant, les personnages n'ont plus le droit d'avoir une cérémonie, ils peuvent aller seulement à la porte du cimetière, bien que même cela ne soit pas officiel. Le cimetière lui-même contient deux grands fosses – une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Au début, il y a cet ordre, mais pendant les derniers moments de la peste, les morts sont enterrés pêle-mêle :

Car, en ce qui concerne la dernière cérémonie, les choses avaient un peu changé. À l'extrémité du cimetière, dans un espace nu couvert de lentisques, on avait creusé deux immenses fosses. Il y avait la fosse des hommes et celle des femmes. De ce point de vue, l'administration respectait les convenances et ce n'est que bien plus tard que, par la force des choses, cette dernière pudeur disparut et qu'on enterra pêle-mêle, les uns sur les autres, hommes et femmes, sans souci de la décence. Heureusement, cette confusion ultime marqua seulement les derniers moments du fléau. Dans la période qui nous occupe, la séparation des fosses existait et la préfecture y tenait beaucoup. (LP 162)

D'après Michela Marzano, « [l]a mort devient collective et anonyme, avec des cadavres empilés en charnier et l'entrelacs constant des vivants et des morts » (Marzano 2009 : 24). Cependant, comme nous pouvons remarquer dans *La Peste*, cela est le cas seulement quand la situation est déjà extrême et quand il n'y a plus d'autre solution. Par exemple, il y a plus de morts que de places au cimetière, et cela cause de plus en plus désordre :

On eut beau abattre des pans de mur, ouvrir aux morts une échappée sur les terrains environnants, il fallut bien vite trouver autre chose. On se décida d'abord à enterrer la

nuît, ce qui, du coup, dispensa de prendre certains égards. On put entasser les corps de plus en plus nombreux dans les ambulances. Et les quelques promeneurs attardés qui, contre toute règle, se trouvaient encore dans les quartiers extérieurs après le couvre-feu (ou ceux que leur métier y amenait) rencontraient parfois de longues ambulances blanches qui filaient à toute allure, faisant résonner de leur timbre sans éclat les rues creuses de la nuit. Hâtivement, les corps étaient jetés dans les fosses. Ils n'avaient pas fini de basculer que les pelletées de chaux s'écrasaient sur leurs visages et la terre les recouvrait de façon anonyme, dans des trous que l'on creusait de plus en plus profonds. (LP 164)

Bientôt, on commence à utiliser le four crématoire. Pour ceux qui sont morts de la peste, un ancien four d'incinération est utilisé et il se trouve « à l'est de la ville, à l'extérieur des portes » (LP 164). Il est intéressant qu'il y a des personnages qui ont le droit de quitter la ville pour quelques temps, quoique le narrateur ne mentionne pas qui exactement.

Sachons que le piquet de garde est reporté plus loin et le tramway est utilisé pour transporter les morts, ce qui était un secret au début, mais finalement, les citoyens finissent par savoir pour quelle raison le tramway est utilisé. Il y a des patrouilles qui interdisent l'accès de la corniche, mais malgré cela, il existe des personnages qui parviennent à se glisser « dans les rochers qui surplombent les vagues et à lancer des fleurs dans les baladeuses, au passage des tramways » (LP 165). Si la situation avait été encore plus grave, il y aurait eu, d'après Rieux, « des solutions désespérées, comme le rejet des cadavres à la mer » (LP 165).

Dans le quatrième chapitre de *La Peste*, le fléau est toujours actif et le nombre des morts ne montre pas d'un signe de diminution. Rambert dirige une des quarantaines dans son hôtel où il a organisé un système d'évacuation pour les personnes qui ont des signes de la maladie. L'hôtel, où Tarrou habitait avant, est également transformé en quarantaine et l'homme s'est installé chez le docteur Rieux. En outre, la tâche des docteurs n'est plus de guérir, mais de confirmer qu'il s'agit de la peste et d'ordonner l'isolement.

Un effet dangereux que la peste cause est la fatigue, qui à son tour, crée la négligence vis-à-vis des règles d'hygiène par des personnes qui luttent contre le fléau. De plus, ces règles sont codifiées par ces personnes elles-mêmes. Selon Tarrou, Cottard pense que « [l]a seule façon de mettre les gens ensemble, c'est encore de leur envoyer la

peste » (LP 179). Nous pouvons constater que cet esprit d'être ensemble est effectivement inévitable pendant l'épidémie.

Après que le Père Paneloux a vu l'enfant mourir, il fait un prêche. Il faut dire qu'il n'y a pas beaucoup de personnes présentes, ce qui démontre leur baisse d'intérêt pour la religion pendant la période de la peste. Entre autres exemples, Paneloux parle de la grande peste de Marseille où quatre religieux sur quatre-vingt-un ont survécu et trois entre eux avaient fui. Le Père souligne l'exemple de celui qui était resté. De plus, en donnant un autre exemple de la peste de Marseille, Paneloux dit que pendant l'épidémie, il n'existe pas de partie qui ne sera pas touchée par la maladie :

Ici, le père Paneloux évoqua la haute figure de l'évêque Belzunce pendant la peste de Marseille. Il rappela que, vers la fin de l'épidémie, l'évêque ayant fait tout ce qu'il devait faire, croyant qu'il n'était plus de remède, s'enferma avec des vivres dans sa maison qu'il fit murer ; que les habitants dont il était l'idole, par un retour de sentiment tel qu'on en trouve dans l'excès des douleurs, se fâchèrent contre lui, entourèrent sa maison de cadavres pour l'infecter et jetèrent même des corps par-dessus les murs, pour le faire périr plus sûrement. Ainsi l'évêque, dans une dernière faiblesse, avait cru s'isoler dans le monde de la mort et les morts lui tombaient du ciel sur la tête. Ainsi encore de nous, qui devons nous persuader qu'il n'est pas d'île dans la peste. (LP 206)

Il s'agit aussi d'une période dans laquelle la plupart des citoyens doivent déménager, entre autres le père Paneloux qui s'installe chez une personne âgée. Finalement, il tombe malade et il meurt. Comme la maladie se déplace extrêmement vite, tous les lieux publics sont transformés en hôpital ou en lazaret ; on garde seulement la préfecture parce qu'on a besoin un endroit où se réunir.

Il est à noter que dans un instant, les malades commencent à guérir. C'est par exemple le cas de Joseph Grand, mais il y a également une fille qui avait tous les symptômes de la peste, mais qui survivra. De plus, les rats, qui avaient été disparus depuis des mois, sortent encore dans les rues.

Dans le dernier chapitre de *La Peste*, le froid semble progressivement prendre fin à l'épidémie. Le fléau n'est plus si mortel qu'avant, mais toutefois, il y a quelques cas de la mort. Par exemple Othon doit être évacué de la quarantaine et finalement il meurt à la peste.

Bien que la situation commence à stabiliser, le narrateur nous dit que rien n'est changé en ville :



On eut dit néanmoins que rien n'était changé en ville. Toujours silencieuses dans la journée, les rues étaient envahies, le soir, par la même foule où dominaient seulement les pardessus et les écharpes. Les cinémas et les cafés faisaient les mêmes affaires. (LP 245)

Cependant, grâce aux bonnes nouvelles, les citoyens deviennent plus heureux et plus souriants, beaucoup de personnes dans la rue sont bruyantes. En outre, l'éclairage est restitué et l'annonce des trains, qui sont partis, ou des bateaux arrivés ne crée plus de surprise. Bien que des formalités de quarantaine soient toujours maintenues aux portes, nous pouvons remarquer qu'avec la diminution de l'épidémie, l'atmosphère de la ville change aussi – les couvents commencent à se reconstituer et les militaires peuvent revenir dans les casernes qui sont restées libres. Après avoir consulté de la commission médicale, la préfecture annonce que l'épidémie peut « être considérée comme enrayée » (LP 247). Malgré cela, les portes d'Oran restent « fermées pendant deux semaines encore et les mesures prophylactiques maintenues pendant un mois » (LP 247).

N'oublions pas que beaucoup de citoyens sont perdus leurs proches à la peste et ils ne veulent pas fêter : « Certes, dans beaucoup de maisons, les volets restèrent clos et des familles passèrent en silence cette veillée que d'autres remplissaient de cris » (LP 247). La peste laisse une empreinte profonde dans la vie des citoyens et comme nous pouvons le constater, les conséquences sont beaucoup plus graves pour les uns que pour les autres.

En ce qui concerne Cottard, il ne visite plus les restaurants, ni les théâtres, ni les cafés. La plupart du temps, il reste dans son appartement. Ce n'est que le soir que Cottard sort pour acheter ce dont il a besoin et puis, il revient dans les rues solitaires. Ce qui est intéressant, c'est que plus tard, Cottard devient encore sociable et il demande l'avis des autres en ce qui concerne la peste. Après la déclaration préfectorale, l'homme disparaît, mais lorsqu'un jour des fonctionnaires vont chercher Cottard chez lui pour des renseignements, il s'enfuit.

Bien que la peste diminue, il y a encore des cas de contagion – quelques jours avant l'ouverture des portes de la ville, Tarrou tombe malade. La mère du docteur Rieux veut qu'ils gardent le malade chez eux et qu'ils y restent eux-mêmes aussi, mais Rieux n'en a pas le droit :

– Gardons-le, Bernard.

Rieux réfléchissait :

– Je n'en ai pas le droit, dit-il. Mais les portes vont s'ouvrir. Je crois bien que c'est le premier droit que je prendrais pour moi, si tu n'étais pas là.

– Bernard, dit-elle, garde-nous tous les deux. Tu sais bien que je viens d'être de nouveau vaccinée. (LP 256)

Il est à noter que, même si ce n'est pas permis, c'est la première fois que Rieux injecte un sérum, mais finalement n'envoie pas le malade à l'isolement. La mort de Tarrou a des effets dévastants pour le docteur.

En février, les portes d'Oran s'ouvrent enfin ; il y a de grandes réjouissances pour la journée et pour la nuit et des trains et des navires parcourent encore :

De grandes réjouissances étaient organisées pour la journée et pour la nuit. En même temps, les trains commencèrent à fumer en gare pendant que, venus de mers lointaines, des navires mettaient déjà le cap sur notre port, marquant à leur manière que ce jour était, pour tous ceux qui gémissaient d'être séparés, celui de la grande réunion. (LP 265)

Les proches des citoyens viennent à la ville et on les attend chez eux ou sur le quai, comme Rambert qui attend sa femme. On danse et la circulation augmente considérablement :

On dansait sur toutes les places. Du jour au lendemain, la circulation avait considérablement augmenté et les automobiles, devenues plus nombreuses, circulaient difficilement dans les rues envahies. (LP 268)

Les cafés sont pleins de personnes heureuses ; tout est bruyant et tout le monde rit. Les citoyens visitent, avec leurs proches, des endroits où ils avaient souffert.

Pendant la peste, les citoyens se sont sentis étrangers, ils auraient voulu retrouver leur vraie patrie qui était au-delà des murs :

Parmi ces amoncellements de morts, les timbres des ambulances, les avertissements de ce qu'il est convenu d'appeler le destin, le piétinement obstiné de la peur et la terrible révolte de leur cœur, une grande rumeur n'avait cessé de courir et d'alerter ces êtres épouvantés, leur disant qu'il fallait retrouver leur vraie patrie. Pour eux tous, la vraie patrie se trouvait au-delà des murs de cette ville étouffée. Elle était dans ces broussailles odorantes sur les collines, dans la mer, les pays libres et le poids de l'amour. (LP 270)

À la fin de la chronique, après l'ouverture des portes de la ville, le narrateur parle de Cottard qui est devenu fou. Le docteur Rieux est arrêté par un barrage d'agents. Il est à noter que Rieux sort sa carte pour qu'il puisse passer, mais il n'a pas le droit

d'avancer. Un peu plus loin, Cottard s'est installé dans sa maison et il tire sur la foule. Dans ce cas, nous pouvons dire que le dispositif a encore changé. À cause de la sécurité, le docteur n'a pas accès à un endroit, mais il doit tout de même rester là, parce que les gens peuvent avoir besoin de son aide. Cottard tire sur un chien, qui est le premier depuis des mois que Rieux a vu. Finalement, les policières réussissent à sortir le fou dans la rue et un des agents le frappe.

Après cet incident, Rieux arrive chez le vieil asthmatique qui est toujours dans son lit. Le docteur va sur la terrasse où il peut voir la mer qui est plus bruyante qu'avant. Les dernières pensées de Rieux sur la terrasse sont liées à la peste et à l'idée qu'elle peut toujours revenir.

Nous voyons donc qu'à cause de la peste, la mort devient collective, douloureuse et massive. Grâce à la diminution de l'épidémie, certains des Oranais retrouvent leur bonne humeur, mais il y a aussi les malheureux qui ont perdu leurs proches à la maladie.

### **3.2. Les conséquences de la peste et de la mort**

Dans ce sous-chapitre, nous nous concentrons sur la mort comme source des actions qui sont propres à une crise et qui influence tous les personnages.

La première fois qu'on mentionne le rat est au tout début de l'œuvre quand le docteur Bernard Rieux sort de son cabinet et trouve un rat mort au milieu du palier, puis il descend l'escalier et arrive dans la rue :

Le matin du 16 avril, le docteur Bernard Rieux sortit de son cabinet et buta sur un rat mort, au milieu du palier. Sur le moment, il écarta la bête sans y prendre garde et descendit l'escalier. Mais, arrivé dans la rue, la pensée lui vint que ce rat n'était pas à sa place et il retourna sur ses pas pour avertir le concierge. (LP 15)

Il est à noter que, dans ce passage, le déplacement se fait de l'intérieur vers l'extérieur. L'existence des rats devient plus visible et cela signifie aussi que la peste devient de plus en plus visible. Nous constatons que les rats, qui normalement ne viennent pas dans la rue pendant la journée, se déplacent d'un espace caché à un espace public et leur existence devient plus visible. Cependant, si la mort des rats est

plutôt un élément inconfortable, la mort d'une personne est plus sérieuse et inquiétante.

Les citoyens sont des proies faciles pour le fléau. Le changement du dispositif crée la situation dans laquelle il y a des endroits fermés (par exemple les prisons et des quarantaines) dans un endroit fermé (la ville). Pour les habitants, l'arrivée de la peste change la prison en quelque chose de plus effrayant comparé au temps pendant lequel la ville est ouverte, parce que le fléau s'y propage très rapidement. La prison, qui est une communauté, est isolée du reste du monde. Il est à noter qu'à cause de la peste, l'équilibre des pouvoirs change aussi – si, dans une situation normale, les gardiens sont dans une position privilégiée, le fléau touche tout le monde de la même façon, sans choisir qui est coupable d'un crime et qui ne l'est pas.

En ce qui concerne la prison, nous remarquons également qu'on essaie de rétablir et de conserver le dispositif du pouvoir en donnant une médaille militaire aux gardiens de prison morts à cause de la peste :

C'est en vain que les autorités essayèrent d'introduire de la hiérarchie dans ce nivellement, en concevant l'idée de décorer les gardiens de prison morts dans l'exercice de leurs fonctions. Comme l'état de siège était décrété et que, sous un certain angle, on pouvait considérer que les gardiens de prison étaient des mobilisés, on leur donna la médaille militaire à titre posthume. Mais si les détenus ne laissèrent entendre aucune protestation, les milieux militaires ne prirent pas bien la chose et firent remarquer à juste titre qu'une confusion regrettable pouvait s'établir dans l'esprit du public. On fit droit à leur demande et on pensa que le plus simple était d'attribuer aux gardiens qui mourraient la médaille de l'épidémie. (LP 157)

Cela cause à son tour des problèmes entre les gardiens de prison et les militaires. Toutefois, les médailles de l'épidémie, qu'on leur donne après, n'ont pas le même effet moral qu'une médaille militaire.

De plus, malgré le danger d'être emprisonné, le régime sévère entraîne les violations des règles, soit délibérément, soit d'une façon non préméditée. Cette dernière est le cas du pillage des maisons incendiées ou fermées :

Des maisons, incendiées ou fermées pour des raisons sanitaires, furent pillées. À vrai dire, il est difficile de supposer que ces actes aient été prémédités. La plupart du temps, une occasion subite amenait des gens, jusque-là honorables, à des actions répréhensibles qui furent imitées sur-le-champ. Il se trouva ainsi des forcenés pour se précipiter dans une maison encore en flammes, en présence du propriétaire lui-même, hébété par la

douleur. Devant son indifférence, l'exemple des premiers fut suivi par beaucoup de spectateurs et, dans cette rue obscure, à la lueur de l'incendie, on vit s'enfuir de toutes parts des ombres déformées par les flammes mourantes et par les objets ou les meubles qu'elles portaient sur les épaules. (LP 158-159)

Constatons que la peste incite les habitants à se comporter d'une manière irrationnelle. Néanmoins, le désordre ne dure pas longtemps. Nous constatons que la révolte des habitants ne finit pas par une révolution. Les citoyens n'ont pas la force ni le pouvoir pour agir d'une manière successive. Leur activité est trop mal conçue et non organisée et il n'y a pas vraiment de coopération. Les gens sont aveuglés par la peur et leurs sentiments qu'ils ne peuvent pas expliquer.

À la fin, quand les cas de mort diminuent et la situation commence à s'améliorer, les personnages se sentent plus soulagés. Cependant, ce qui est intéressant, c'est qu'au moment où les statistiques sont les plus favorables, il y a de nouvelles tentatives d'évasion dont la plupart ont du succès. D'une part, les autorités pensent que les bonnes nouvelles sont assez rassurantes et qu'on n'a plus besoin d'une surveillance stricte, mais, d'autre part, les citoyens craignent qu'ils puissent tomber malades et mourir juste avant la réouverture des portes de la ville. Nous pouvons dire que la peur de la mort est plus grande que l'espérance que bientôt, la situation sera comme avant la période de l'épidémie.

### **3.3. L'inégalité, la folie et la contradiction**

Dans ce sous-chapitre, nous concentrons sur le sens symbolique des rats, qui sont mentionnés assez souvent au début de l'œuvre. En outre, nous observons ce que la peste et la mort causent et quelle est leur signification symbolique.

La mort joue un rôle central dans *La Peste* et elle est montrée à plusieurs niveaux : il y a la mort des bêtes et la mort des personnages ; la mort cachée et la mort qui se déroule devant les yeux des spectateurs ; la mort liée à la peste et la mort « naturelle ». L'agonie, qui précède la mort, est longue et dure.

Les rats sont le symbole d'un danger qui n'est pas encore venu à l'esprit des gens. Ces bêtes démontrent que l'événement a déjà commencé, mais on ne le sait pas encore. De plus, les rats appartiennent à un certain fanatisme, car ils sont accusés,

probablement d'une façon injuste, comme étant responsables de la diffusion de la peste. D'après Katharine R. Dean et al., les ectoparasites humains comme les poux ou bien les puces pourraient être plus susceptibles d'avoir causé des épidémies se développant rapidement dans l'Europe préindustrielle (Katharine R. Dean et al. 2018).

Les deux personnages – le docteur Rieux et le Père Paneloux – symbolisent deux parties concurrentes, c'est-à-dire la religion et la science. D'après Benkhodja Ammar, Rieux est l'ennemi de Dieu : « En faisant de ce personnage central "l'ennemi de Dieu", Camus inscrit dans ce texte l'interminable lutte entre science et religion » (Ammar 2015). Il est vrai que Rieux, en tant que docteur, ne peut pas croire que ce fléau soit une punition de Dieu. Il essaie de faire tout ce qui est en son pouvoir sans chercher une excuse au malheur qui a frappé leur ville.

Le père Paneloux en revanche est le contraire de Rieux. D'après Brenda Piselli, il y a une révolte entre le silence et le refus du Dieu dans *La Peste* et l'absence du Dieu est abordé sous les doutes de Paneloux (Piselli 2016). De plus, Piselli précise que si le Dieu existait, dès lors que la prière est suffisante, il convient d'abandonner la lutte contre le mal et la souffrance humaine ; mais si le Dieu n'existait pas, la lutte contre le mal et la douleur acquiert sa vraie signification (ibid.).

Nous pouvons dire qu'en ce qui concerne le docteur Rieux, il faut lutter contre la peste. Le Père Paneloux, au contraire, refuse consulter un médecin en disant que, dans ce cas-là, il s'agit d'une contradiction. Selon Tarrou, Paneloux ne veut pas perdre la foi : « Quand l'innocence a les yeux crevés, un chrétien doit perdre la foi ou accepter d'avoir les yeux crevés. Paneloux ne veut pas perdre la foi, il ira jusqu'au bout. C'est ce qu'il a voulu dire. » (LP 208).

La plupart des citoyens ont peur de la mort et du fléau pendant la période de la peste. Toutefois, Cottard est un personnage assez intéressant, parce qu'au début du roman, il fait une tentative de suicide en essayant de se pendre dans une maison basse située dans un quartier extérieur. Son activité se trouve à un endroit caché sous une forme déguisée. Quand Rieux arrive, la porte est fermée et on ne sait pas ce qui s'est passé ni ce qu'on peut trouver dans la chambre. Un message écrit à la craie rouge sur la porte annonce : « Entrez, je suis pendu » (LP 24). Comme le dit Jacqueline Lévi-Valensi, « [d]ès sa première apparition, Cottard se singularise : il n'est pas banal

d'être introduit par l'annonce de sa propre mort, et de la conjuguer au passé ou au passif » (Lévi-Valensi 2014 : 89).

Rieux et Joseph Grand, l'homme qui avait découvert son voisin, entrent. Bien qu'en premier lieu Grand a pensé que le message sur la porte ne soit qu'une farce, il a sauvé la vie de Cottard en entrant dans la chambre après avoir entendu un gémissement. Pour le docteur Rieux, ainsi que pour le lecteur, l'espace de représentation s'ouvre et la scène est décrite comme suit : « Ils entrèrent. La corde pendait de la suspension au-dessus d'une chaise renversée, la table poussée dans un coin. Mais elle pendait dans le vide » (LP 24).

D'après Philippe Ortel, « [...] la "scène" est le dispositif figuratif de l'événement, [...] » (Ortel 2008 : 49). Dans le cas de cet exemple, on décrit la scène qui laisse le lecteur deviner ce qui s'est passé. La corde, qui pend dans le vide, symbolise le manque de quelque chose, bien qu'il ne soit pas possible de dire si le personnage est mort ou pas jusqu'à l'explication de Grand qui suit cette scène.

Cottard lui-même est dans une autre chambre qui est claire, mais pauvrement meublée. Nous pouvons dire que le message sur la porte ne fonctionne pas tout à fait comme il le devrait. La phrase, qui est écrite en rouge, attire l'attention de Joseph Grand, mais il l'interprète de façon incorrecte. Le message devrait donner un signe de danger, mais Grand ne le prend pas au sérieux et il pense qu'il s'agit seulement d'une farce. Comme la porte est fermée, il est impossible de deviner ce qui se passe derrière. Ce n'est que le bruit qui pousse Grand à agir.

Dans la ville fermée, Cottard ne semble pas penser que la peste puisse le concerner. Il s'y sent assez bien ; il profite même de la situation qui cause tant de malheur pour les autres. La seule chose dont il a peur, c'est la prison, mais cette crainte est aussi un peu différente – Cottard n'a pas peur de la prison parce qu'il est très probable d'y attraper la peste et de mourir. Il craint que dans la ville ouverte, il peut perdre sa liberté. Il s'agit d'un phénomène contradictoire, car la majorité des citoyens ont perdu leur liberté après la fermeture des portes d'Oran et pour eux, la réouverture de la ville signifie qu'ils sont libres de nouveau.

Il est important de savoir que les habitants, contrairement à Cottard, n'ont vraiment pas peur de l'idée la prison, mais plutôt de l'avis qu'une prison équivaut à une peine de mort :

Et sans doute, ce n'était pas l'idée de la prison qui fit alors reculer ces malheureux, mais la certitude commune à tous les habitants qu'une peine de prison équivalait à une peine de mort par suite de l'excessive mortalité qu'on relevait dans la geôle municipale. Bien entendu, cette croyance n'était pas sans fondement. [...]. Du point de vue supérieur de la peste, tout le monde, depuis le directeur jusqu'au dernier détenu, était condamné et, pour la première fois peut-être, il régnait dans la prison une justice absolue. (LP 157)

La mort cause beaucoup d'émotions négatives comme la colère ou la peur. À cause de la peste, les personnages doivent réorganiser leur vie. Il est à noter que, même si tout le monde est égal pour la peste, il y a aussi l'injustice parmi les habitants. Par conséquent, un des grands thèmes est celui de l'inégalité. Cela signifie à son tour que la mort et la peste symbolisent la contradiction, et aussi l'absurdité dans *La Peste*. La mort et la peste créent une situation dans laquelle il existe en même temps l'égalité et l'inégalité. Il est impossible et assez inutile de lutter contre la peste, mais Camus nous montre qu'une fois, la situation s'améliore et jusque-là, il faut faire tout ce qu'une personne est capable de faire pour résister pendant les temps difficiles.

Cependant, il est très difficile pour la majorité des habitants de rester calmes et raisonnables. La folie est une condition psychologique assez habituelle pendant la longue période de l'épidémie. Par exemple, il existe des personnes qui, après être revenues de quarantaine, mettent le feu à leur maison en espérant que cette action fasse mourir la peste. Le seul moyen de mettre fin à ces entreprises, est d'« édicter des peines très sévères contre ces incendiaires innocents » (LP 157).

Le nombre de citoyens mourants, qui s'accroît progressivement pendant la période de la peste, est la base de la panique. C'est-à-dire, la mort devient de plus en plus visible et quand les personnages comprennent la gravité de la situation, ils commencent à agir d'une manière folle. Finalement, la peste disparaît, mais comme le docteur Rieux se dit à la fin de l'œuvre, la peste peut revenir. Cela veut dire à son tour que toute cette lutte était néanmoins inutile et que le temps de paix peut être assez court.



## CONCLUSION

Comme nous pouvons le constater, l'arrivée de la peste change radicalement la condition de vie et le comportement des habitants d'Oran. Les citoyens doivent changer certaines de leurs habitudes ; la vie devient moins confortable. Cependant, il y a également des loisirs dans la ville fermée, bien qu'ils puissent être répétitifs et, dans une situation normale, ennuyants.

L'épidémie est un choc pour tous les habitants ; beaucoup de personnages perdent leur travail, ils sont malheureux et en colère. Au début, ils ne veulent pas accepter la situation, mais nous pouvons remarquer que, malgré tout, ils s'habituent assez vite à la réalité et ils perdent leurs émotions. Néanmoins, des mesures strictes causent des violations des règles et la punition peut être très sérieuse. Nous constatons que certains personnages deviennent fous et il nous semble qu'ils ne comprennent toujours ce qu'ils font (par exemple la mise à feu de leurs maisons). Toutefois, le dispositif contrôle et organise l'espace et les relations humaines.

Roger Payette nomme les trois droits de l'homme – ce sont le droit à la vie, le droit à la liberté d'esprit, liberté d'action et le droit à la justice (Payette 2007 : 41-42). Nous pouvons dire que dans la ville fermée, certaines personnes ont moins de droits à cause du changement du dispositif. La peste crée l'inégalité entre les personnages riches et les personnages pauvres.

Il est compréhensible que les citoyens aient peur de la peste et de la mort, car la mort est quelque chose de définitif. Selon nous, les personnages ne sont pas égaux même devant la mort, parce qu'il y a ceux qui n'ont pas le droit de transférer leur siège, comme des prisonniers, mais la contagion se propage très facilement entre ceux qui habitent dans les groupes. D'après Jacqueline Lévi-Valensi, la peste représente le mal et le malheur :

Du même coup, on voit la portée qu'il faut donner à la représentation de la peste : elle désigne et ressemble sous les images qui lui sont spécifiques toutes les manifestations du mal et du malheur que les hommes subissent, et qu'ils considèrent comme des fléaux, non parce qu'ils les attribuent au ciel, mais parce qu'ils sont incrédules devant eux, et, dans un premier temps, impuissants et désarmés : mal et malheur d'ordre physique, moral, historique, ou métaphysique, liés à la condition mortelle de l'homme. (Lévi-Valensi 2014 : 116)

Nous constatons que la plupart des personnages principaux n'ont pas un grand capital symbolique. La réputation des docteurs diminue pendant la période de la peste. C'est à cause de la peur de perdre ses proches, parce qu'il n'y a pas de remède au début. La peste équivaut à la mort, mais finalement, l'épidémie commence à diminuer. Néanmoins, les quarantaines séparent les personnes et les familles peuvent se revoir après que le malade a guéri. Il y a toujours la possibilité de mourir et c'est la raison pour laquelle les habitants ferment leur porte et ne veulent pas laisser les docteurs entrer. La peur de la mort fait changer le comportement des Oranais – nous pouvons remarquer par exemple la folie.

Par conséquent, la peste et la mort symbolisent l'absurde. La vie des personnages est absurde, mais comme le montre les efforts de Rieux, il faut néanmoins lutter contre la peste, bien que cela ne change rien ni pour Rieux lui-même, ni pour ceux qui sont tombés malade.

Les autres personnages principaux n'ont pas un grand capital symbolique non plus, mais nous pouvons dire que ceux, qui ont probablement moins peur et qui savent profiter de la situation, ont un capital symbolique un peu plus grand. C'est par exemple le cas de Cottard qui aime bien l'idée que la peste a envahie la ville.

Le dispositif de la peste a donc une influence plutôt négative. La mort ne choisit pas ; tout le monde a le risque d'avoir contracté l'infection. Cependant, nous remarquons que dans *La Peste*, il y a des personnages qui sont dans une situation défavorisée qui signifie que l'inégalité accroît encore.

## RESÜMEE

Katku dispositiivile keskendub magistritöös uuritakse, kuidas haigus ja linna sulgemine Albert Camus' teoses tegelasi mõjutavad. Töö on jagatud kolmeks peatükiks. Esimeses peatükis uuritakse, kuidas katk mõjutab tegelaste tööelu ja vaba aega. Teises peatükis tegeletakse tegelaste emotsioonide muutusega katkuperioodi ajal. Kolmas peatükk on pühendatud surma teemale.

Töö põhialuseks on dispositiiviteooria. Kirjanduslikus mõistes on seda arendanud Philippe Ortel, kes on välja pakkunud kolm tasandit: tehniline, pragmaatiline ja sümboolne. Selle järgi on jagatud ka töö alapeatükid. Dispositiivi eesmärgiks on ruumi korrastada ja muuta nähtamatu nähtavaks.

Töös kasutatakse ka teisi teoreetikke, näiteks Pierre Bourdieu väljateooriat. Bourdieu toob välja neli kapitali liiki: majanduslik, kultuuriline, sotsiaalne ja sümboolne.

Katku ilmumine muudab drastiliselt Orani elanike eluolu ja nende käitumist. Linnaelanikud peavad muutma teatud harjumusi, kuid hoolimata uuest elukorraldusest on suletud linnas ka vaba aja veetmise võimalusi. Tavaolukorras võivad need siiski tunduda liiga igavad. Näiteks saab kinos näha vaid piiratud arvu filme.

Paljud tegelased kaotavad katku saabumise tõttu töö. Inimesed muutuvad kurvameelseks ning neis kasvab viha. Alguses ei taheta olukorraga leppida, kuid tegelased harjuvad üsna kiiresti ja muutuvad leplikuks. Siiski on ka reeglite rikkumisi ja põgenemiskatseid. On ka selliseid tegelasi, kes kaotavad pea ning süütavad oma maja lootuses niimoodi katkust vabaneda. Reeglite rikkumise järel aga karmistatakse reegleid ja dispositiiv hoiab olukorda kontrolli all.

„Katku“ analüüsidest leiti, et ühtedel tegelastel on vähem õigusi kui teistel. Nii suurendab katk ebavõrdsust näiteks rikaste ja vaeste vahel. Paljudel peategelastel pole „Katkus“ suurt sümboolselt kapitali. Mis puutub arst Rieux'sse, siis esmapilgul võib tunduda, et temal on palju võimu, sest tal on suurem liikumisvabadus, kui paljudel teistel linnaelanikel. Katku ajal aga tema võim hoopis väheneb, kuna arstide

suutmatuse tõttu haigust ravida nende maine kahaneb ning inimesed ei taha neid enam koju sisse lasta. Kui alguses tähendas katku haigestumine kindlat surma, siis hiljem hakkab katk siiski järele andma. Katkuperioodi ajal tähendab arsti tulek, et pereliikmed eraldatakse ja nad saavad üksteist uuesti näha alles pärast haige tervenemist. Kuid alati on võimalus, et nakatunu siiski sureb. Seega pole arstidel suuremast liikumisõigusest kasu, sest privaatsesse ruumi nad enam kii kergesti ei pääse.

On arusaadav, et linnaelanikud kardavad surma, sest see on midagi lõplikku. Analüüsi käigus leiti, et tegelikult pole tegelased isegi surma ees võrdsed, sest näiteks vangidel pole õigust mujale liikuda, kuid katk levib eriti kiiresti just nende seas, kes elavad gruppides koos.

Katk ja surm sümboliseerivad teoses absurdi. Tegelaste elu on absurdne, kui Rieux jõupingutused näitavad, et siiski tuleb võidelda, kuigi see ei muuda ei arsti enda jaoks ega ka haige jaoks suurt midagi.

Ka teistel peategelastel pole suurt sümboolset kapitali. Siiski on võimalik öelda, et nendel tegelastes, kes kardavad vähem ja kes oskavad olukorrast kasu lõigata, on veidi suurem sümboolne kapital. Näiteks võib tuua Cottard'i, kes tegeleb salakaubandusega ja kellele meeldib, et linnas on katk.

Katku dispositiivil on seega suuremalt jaolt negatiivne mõju. Surm ei vali ja kõigil on oht nakatuda. Siiski on „Katkus“ ka kehvemal olukorras tegelasi, mis tähendab, et ebavõrdsus kasvab veelgi.

## BIBLIOGRAPHIE

### Corpus

LP = *La Peste*. Albert Camus. 2016 (première édition : 1947). Gallimard, collection folio N° 42

### Bibliographie critique

Aït-el-Djoudi, Dalila. 2012. *Albert Camus et l'Algérie : le contexte historique*. In : *Albert Camus, le temps, la peur et l'histoire*. Éditions A. Barthélemy

Albert Camus - Jean Grenier. 1981. Correspondance. 1932-1960. Avertissement et notes par Marguerite Dobrenn. NRF, Gallimard, Paris

Ammar, Benkhodja. 2015. *Relire Camus : une ethnocritique de la peste*, Carnets. Deuxième série – 4. En ligne : <http://journals.openedition.org/carnets/1597> (page consulté le 26/04/2019). DOI : 10.4000/carnets.1597

Bernard, Augustin. 1939. *Oran, étude de géographie et d'histoire urbaines*. In: *Annales de Géographie*. T. 48, n°274, p. 412-415. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/geo\\_0003-4010\\_1939\\_num\\_48\\_274\\_11425](https://www.persee.fr/doc/geo_0003-4010_1939_num_48_274_11425) (page consulté le 03/04/2019). DOI : <https://doi.org/10.3406/geo.1939.11425>.

Corbic, Arnaud. 15/03/2010. *Albert Camus est sensible à l'humanité du Christ*. La Croix. Entretien recueilli par Élodie Maurot. En ligne : [https://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Albert-Camus-est-sensible-a-l-humanite-du-Christ-NG\\_-2010-03-15-548311](https://www.la-croix.com/Religion/Actualite/Albert-Camus-est-sensible-a-l-humanite-du-Christ-NG_-2010-03-15-548311) (page consulté le 12/05/2019)

Dean, Katharine R., Krauer, Fabienne, Walløe, Lars, Lingjærde, Ole Christian, Bramanti, Barbara, Stenseth, Nils Chr., Schmid, Boris V. Le 6 février 2018. *Human ectoparasites and spread of plague in Europe*. In: *Proceedings of the National Academy of Sciences*. Vol. 115. N° 6. Pages 1304-1309. DOI: <https://doi.org/10.1073/pnas.1715640115>

Ellison, David R. 2009. *Le dernier Camus et la Méditerranée*. In : *Albert Camus contemporain*. Presses Universitaires du Septentrion. France

Foucault, Michel. 1991 (1<sup>er</sup> dépôt légal : février 1975). *Surveiller et punir. Naissance de la prison*. Gallimard.

Herling-Grudziński, Gustaw. 2013. *Albert Camus. Œuvres*. Éditions Gallimard

Jubilado, Odete. 2016. *L'Homme face à la mort dans La Peste et As Intermitências da morte*. In : *(Re)lire Albert Camus. Études Interdisciplinaires*. Éditions Le Manuscrit. Paris

Karoui, Myriam, Dudezert, Aurélie. 2012/1. *Capital social et enjeux de pouvoir : une perspective socio-politique de l'appropriation d'une technologie de réseaux sociaux au sein d'une collectivité territoriale*. In : *Systèmes d'information & management*. Volume 17. p. 49-80. En ligne : <https://www.cairn.info/revue-systemes-d-information-et-management-2012-1-page-49.htm> (page consulté le 06/04/2019). DOI : 10.3917/sim.121.0049.

Lévi-Valensi, Jacqueline. 2014 (1<sup>er</sup> dépôt légal dans la collection : avril 1991). *La peste d'Albert Camus*. Folio n° 8. Gallimard

Michela, Marzano, 2009. *Visages de la peur*. Presses Universitaires de France, Paris

Ortel, Philippe. 2008. *Vers une poétique des dispositifs*. In : *Discours, image, dispositif*. L'Harmattan

Payette, Roger. (Sous la direction de Jean-François Payette et Lawrence Olivier). 2007. *Albert Camus ou la politique de Sisyphe*. In : *Camus. Nouveaux regards sur sa vie et son œuvre*. Presses de l'Université du Québec

Piselli, Brenda. *Scienza e religione ne "La peste" di Camus*. 2016. (En ligne depuis 01/09/2017). Studi Francesi. 179 (LX | II). En ligne : <http://journals.openedition.org/studifrancesi/4265> (page consulté le 29/04/2019)

Salinas, Alfred. 2009. *Oran l'Andalouse, terre d'asile*. In: *Exils et migrations ibériques au XX<sup>e</sup> siècle*. N°3. Sables d'exil. Les républicains espagnols dans les camps d'internement au Maghreb (1939-1945) p 81-98. En ligne : [https://www.persee.fr/doc/emixx\\_1245-2300\\_2009\\_num\\_3\\_3\\_859](https://www.persee.fr/doc/emixx_1245-2300_2009_num_3_3_859) (page consulté le 07/03/2019). DOI : <https://doi.org/10.3406/emixx.2009.859>

Stora, Benjamin. Le 08 juillet 2004. *Oran la ville où Camus s'ennuie*. In : *Le Monde*. En ligne : [https://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2004/07/08/oran-la-ville-ou-camus-s-ennuie\\_372011\\_3208.html](https://www.lemonde.fr/a-la-une/article/2004/07/08/oran-la-ville-ou-camus-s-ennuie_372011_3208.html) (page consulté le 03/04/2019)

Tebbani, Ali. Mars 2007. *L'ambivalence du projet idéologique Dans La Peste d'Albert Camus*. Mémoire de master. En ligne : <https://bu.umc.edu.dz/theses/francais/TEB100031.pdf> (page consulté le 10/04/2019)

Teroni, Sandra. 2013. (En ligne depuis 15/12/2013). *Camus/Sartre*. In : *Revue italienne d'études françaises*. En ligne : <http://journals.openedition.org/rief/256> (page consulté le 05/05/2019). DOI : 10.4000/rief.256

## ANNEXE

Voici un schéma du champ du pouvoir dans *La Peste* inspiré du schéma de Pierre Bourdieu.

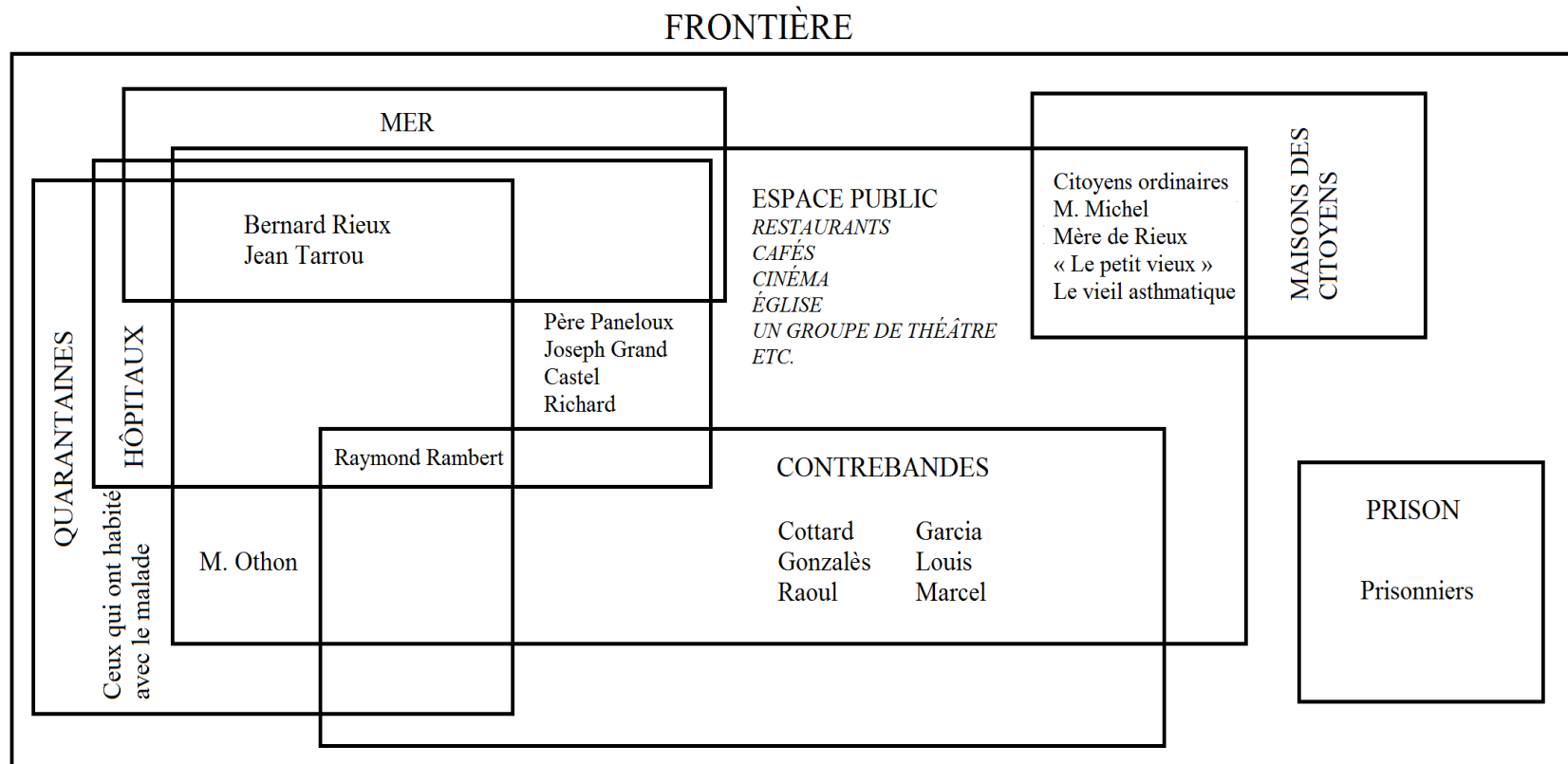


Schéma 1. Le champ du pouvoir dans *La Peste*

## **Lihtlitsents lõputöö reprodutseerimiseks ja üldsusele kättesaadavaks tegemiseks**

Mina, Triinu Avans,

1. annan Tartu Ülikoolile tasuta loa (lihtlitsentsi) minu loodud teose

Dispositif de la peste dans l'œuvre d'Albert Camus,

mille juhendaja on Tanel Lepsoo,

reprodutseerimiseks eesmärgiga seda säilitada, sealhulgas lisada digitaalarhiivi DSpace kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.

2. Annan Tartu Ülikoolile loa teha punktis 1 nimetatud teos üldsusele kättesaadavaks Tartu Ülikooli veebikeskkonna, sealhulgas digitaalarhiivi DSpace kaudu Creative Commons'i litsentsiga CC BY NC ND 3.0, mis lubab autorile viidates teost reprodutseerida, levitada ja üldsusele suunata ning keelab luua tuletatud teost ja kasutada teost ärieesmärgil, kuni autoriõiguse kehtivuse lõppemiseni.
3. Olen teadlik, et punktides 1 ja 2 nimetatud õigused jäävad alles ka autorile.
4. Kinnitan, et lihtlitsentsi andmisega ei riku ma teiste isikute intellektuaalomandi ega isikuandmete kaitse õigusaktidest tulenevaid õigusi.

Triinu Avans

**17.05.2019**